

mythologie

BULLETIN DE LA

française

SOCIÉTÉ DE



grotte d'Aldène, p. 12

St^e Justine
tableau italien. XVI^e s.

No XCVI

Jan-Mar-75

bulletin trimestriel

4.50 frs

siège social

lycée Félix Faure 60021 Beauvais - France

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE MYTHOLOGIE FRANÇAISE

N° 96

Janvier - Mars 1975

S O M M A I R E

p. 1	De la truie lunaire au labyrinthe	Mme IABLOKOFF
p.13	Couples sacrés et micro-géographie dans le légendaire français	H. FROMAGE
p.41	Notes diverses :	
	A propos d'Apollon et Abelio	L. BONNAUD
	A propos de Fontbouillants	"
	Fontbouillant et puits tournant	J. PUISSANT
	Bouillonnement oraculaire	Dr H. CANALE
	Notes sur la région d'Ebruyères Pas de Calais	P. A. IVART

Le 4ème numéro de l'Album de la Société de Mythologie Française vient de paraître - le N° 6 francs.

Quelques séries complètes des 4 premiers numéros de l'Album (120 dessins d'objets ou de sites d'intérêt mythologique) sont encore disponibles : les 4 N°s ensemble 22 francs.

DE LA TRUIE LUNAIRE AU LABYRINTHE

[N.d.l.R.] Madame Iablokoff nous a fait tenir la rédaction manuscrite de cet article dès le mois d'avril 1974. Son contenu était donc mis au point avant la parution de l'ouvrage de M. Paolo Santarcan-geli sur les labyrinthes.

I. La Truie (ou le porc) et la lune.

En relisant d'anciens n^{os} de BSMF, j'ai été arrêtée par la légende de Puyvendrant, près de Savignac de Miremont (Dordogne), que cite Mme A. Lamontellerie dans BSMF n^o 60 p.83.84, où l'on voit des paysans, désireux de capturer la Lune qui se mirait dans la "Mare du Forgeron", amener là une Truie, afin qu'elle s'en saisisse : mais la Truie et la Lune sont restées toutes deux au fond de l'eau. Et l'auteur, se référant à Maspéro, évoque ici le mythe égyptien selon lequel, au moment de ses éclipses, la lune est en grand danger, car elle risque d'être avalée par la Truie (1).

Mais on pourrait ici se demander : pourquoi cette association Lune-Truie?

Si étrange que cela soit, on trouve un mythe voisin, associant pareillement la Lune, le Lac et la Truie, dans la lointaine Ile de Ceram (Moluques=Malaisie) (2) et, bien que cette légende ne touche pas directement notre Mythologie française, je me permets de la citer ici, à cause de son grand intérêt et de sa grande richesse symbolique. En réalité, il ne s'agit pas seulement d'un mythe, mais d'un ensemble de mythes, s'expliquant par l'autre, et pouvant fort bien expliquer aussi beaucoup de choses appartenant à la Mythologie européenne occidentale et septentrionale dont la nôtre fait partie.

Toutes ces légendes tournent autour du personnage d'une jeune fille : Haïnuwélé-Rabié, et celle-ci, lorsqu'elle eut épousé le Soleil

se noie dans un lac, où elle devient Truie

avec son enfant porcelet : on dit aussi que c'est Touwolé, l'"Homme-Soleil", son époux, qui l'enleva en l'entraînant dans le lac.

Or, Haïnuwélé, parèdre du Soleil est lunaire : une autre légende va nous le confirmer :

On raconte que Touwolé, l'Homme-Soleil, avait apporté une dot aux parents de la jeune fille pour l'obtenir en mariage ; les parents prirent bien la dot, mais mirent un porc égorgé à la place de leur fille dans le lit nuptial. Touwolé vexé reprit la dot et disparut.

Mais quelques temps après, Haïnuwélé étant sortie hors du village, se prit le pied dans une racine, et commença à s'enfoncer dans le sol ; les voisins accourus à ses cris, essayèrent de la secourir, mais en vain : elle s'enfonçait toujours... Quand sa tête fut près de disparaître, elle cria à sa mère : "C'est Touwolé qui est venu me prendre ! Je meurs... Egorgez un porc et dans 3 jours, je réapparaîtrai comme lumière dans le ciel !".

Trois jours après en effet, elle réapparut dans le ciel : c'était la Lune.

Depuis, sous le nom d'Hainuwélé, elle est en rapport avec la végétation, et singulièrement avec le Cocotier, car elle est elle-même identifiée à la branche de cocotier ; mais sous le nom de Rabié (3), elle est la Lune, et sous celui de Saténé, elle est la Reine du Royaume des Morts (4).

On reste stupéfait devant une pareille ressemblance entre ce mythe des lointaines antipodes, et l'histoire de Perséphoné, son enlèvement par le dieu souterrain, son rapport avec la Lune et la végétation, ainsi que sa royauté infernale, sans parler de la présence du porc ou de la truie lunaires (5) comme dans l'histoire des pêcheurs de Lune de Puyvendrant.

Mais il y a encore d'autres rencontres non moins curieuses dans le cycle des légendes relatives à Hainuwélé :

Par exemple, elle naît de l'Arbre, thème qu'on retrouve dans de nombreux mythes européens : ici en l'occurrence, il s'agit du Cocotier, dont la 1ère noix de Coco fut trouvée miraculeusement par le père d'Hainuwélé, au bout de la défense d'un porc noyé dans un lac ; en fait, ce porc muni de défenses, pourrait bien être plutôt un Sanglier. Or, dans l'Inde, le Sanglier Varaha est le symbole de la "Terre Sainte originelle et centrale, Varahi, identifiée au "Pôle" (6). Comme on le verra par la suite, nous sommes bien ici dans la "Terre Originelle" dont le cocotier générateur est l'Arbre de Vie.

Le mode de naissance d'Hainuwélé est également remarquable : tout comme Aphrodite qui naquit du sang d'Ouranos tombé dans l'écume de la mer,, Hainuwélé naît d'une goutte de sang de son père Anéta (dont le nom signifie noir, sombre, nuit : la nuit éclairée par la Lune), cette goutte de sang étant tombée sur une feuille du Cocotier primordial. Il s'ajoute à cela une histoire de végétation accélérée comme il y en a tant dans nos légendes : l'Arbre se développe en 2 fois 3 jours et fleurit 3 jours après, et la jeune-fille se forma en 2 fois 3 jours, puis 3 jours encore, et elle était nubile ; ce qui fait 9, un nombre qu'on va retrouver encore et qui est très important, tout comme il le fut autrefois dans nos régions.

Enfin, une variante sur la mort d'Hainuwélé raconte que, malgré la richesse qu'elle avait apportée aux hommes, ceux-ci la tuèrent et la démembrèrent, tout comme les Titans firent de Dionysos-Zagreus

II. Une danse labyrinthique.

Mais on raconte encore d'une autre façon la Mort d'Hainuwélé-Rabié, et cette dernière version est particulièrement intéressante, car elle est en rapport avec les danses labyrinthiques qui sont sans doute un très ancien Rite de Passage, en même temps qu'un acte magique destiné à provoquer la fécondité et la fertilité de la terre, et cela va peut-être nous donner la clef du symbolisme de la Truie en même temps que du mythe de Perséphoné.

Symboliquement, le lieu de ces danses est situé au "Centre du Monde" c'est à dire en ce point privilégié où passe l'Axis Mundi qui établit la communication entre le Ciel, la Terre et le Monde Inférieur ; justement, la légende malaise précise cette situation "centrale" :

A l'Origine, dit-elle, il y avait 9 familles humaines - On ne connaissait pas la Mort : le temps venu de quitter leur état humain, les hommes se transformaient en esprits ou en animaux ; il s'agit donc bien ici d'un Eden primordial, d'une "Terre d'Immortalité" (8).

Il y avait là 9 aires de danses, et la nuit, on dansait la "Danse de Maro" sur l'une d'elles, ce qui semblerait se rapporter à des Cycles.

La 9ème nuit, sur la 9ème aire de danses, les danseurs, hommes et femmes alternés, formèrent une sorte de farandole spiralisée à 9 circonvolutions à l'image d'un labyrinthe circulaire (9), tournant dans le sens de la gauche qui, en Indonésie est le sens de la naissance et de la mort ; c'est aussi le sens de la rotation des astres autour du Pôle céleste, ce qui précise le caractère central et "polaire" du lieu comme du rite.

Haïnuwélé se tenait au centre de la ronde, près d'une fosse, qui était en fait un "Mundus", c'est à dire l'entrée du Monde inférieur, située sur l'Axis Mundi. En se déroulant intérieurement, la spire se rapprochait de plus en plus de la jeune fille jusqu'à l'enserrer étroitement et l'obliger à tomber dans le trou. Alors on projeta sur elle, à coups de pied, de la terre que l'on tassa en dansant dessus, tout en chantant, à 3 voix, le chant dit "de Maro" pour étouffer les cris de la victime.

On retrouve donc ici, mais sous une autre forme, le thème de l'engloutissement dans la terre de Perséphoné-Haïnuwélé par son ravisseur Hadès-Touwolé, mais après ce dernier récit, on pourrait se demander si le mythe du rapt ne serait pas en vérité le vestige d'un ancien rite de fertilité, comportant le sacrifice d'une jeune fille qui, lors d'une danse labyrinthe, était enterrée vive ou peut-être noyée dans un puits, offerte aux divinités chtoniennes des Enfers, président aussi à la végétation, ce qui daterait ces rites du Néolithique avec l'apparition de l'Agriculture. On se rappelle que l'enlèvement de Perséphoné a eu lieu au temps des narcisses, c'est à dire au Printemps, époque où se célèbrent généralement les fêtes de fertilité (10).

Mais il est possible que, par la suite, la victime, lunaire comme toutes les filles sacrifiées (11), ait été remplacée, en l'occurrence par un Porc ou par une Truie à cause de leur rapport avec les Enfers (12) et l'agriculture, car tous deux défoncent le sol avec le groin ; en outre la Truie est un symbole de la Fécondité.

De semblables remplacements de victimes humaines sont d'ailleurs très fréquents : par exemple Erigone pendue à l'Arbre a été remplacée par un simulacre. Dans le cas présent il semble que la substitution soit indiquée dans les mythes précédents, lorsqu' Haïnuwélé, en tant que Rabié-Lune, dans un cas est entraînée dans un lac par Touwolé et se noie (d'où peut être les nombreuses légendes de Lune noyée) et dans l'autre, devient Truie dans un lac ; ou bien mieux encore, lorsque ses parents la remplacent dans le lit nuptial par un porc

égorgé ; un autre porc égorgé est encore présent au moment de l'engloutissement de la jeune fille par Touwolé, ce dernier étant une conséquence de la substitution.

C'est sans doute là une des raisons du rapport quasi constant entre le Porc ou la Truie et la Lune, ainsi qu'avec l'Eau qui lui est magiquement liée, et aussi avec le monde chtonien, c'est à dire le labyrinthe et les danses qui le symbolisent.

III. La Truie et le Labyrinthe.

On pourrait rapprocher d'une certaine façon cette Danse de Mort de l'Île de Ceram de cette autre danse de mort, chinoise elle, qui est typiquement labyrinthique : Wou, l'empereur à demi mythique de la Chine, avait une fille qui mourut jeune. Il lui fit construire un tombeau dans un souterrain en forme de labyrinthe, où il fit entrer, comme par jeu, et lors d'une fête publique, des jeunes gens, garçons et filles, dansant sur un pied la "Danse des grues blanches" qu'il leur avait apprise. Quand ils furent tous entrés, on ferma la porte et les danseurs restèrent enfermés à jamais, c'est à dire enterrés vivants, sacrifiés aux mânes de la morte, tout comme les 7 jeunes Athéniens et les 7 Athéniennes qui, eux, étaient livrés en pâture au monstre chtonien, le Minotaure (13).

Or Thésée, de passage à Délos lors de son retour de Crète, institua, lui aussi une Danse des Grues, également à cloche-pied, et, d'après Tite-Live formée de 9 groupes de danseurs, rappelant les 9 circonvolutions de la Spire de Maro ; cette danse qui était censée reproduire les détours du labyrinthe crétois évoluait autour d'un autel à cornes, ce qui indique le caractère central à la fois du symbole et de la chose symbolisée.

Cela nous montre aussi la grande dispersion de ce rite, dont, par ailleurs on a de bonnes raisons de penser qu'il est très ancien, néolithique peut être, ou contemporain des mégalithes (14) en tous cas bien antérieur aux constructions des labyrinthes.

En Scandinavie par ex. il y a des aires préhistoriques de danses qui ne sont pas sans nous rappeler celles de la légende malaise, simplement indiquées par des pierres ou de simples galets qui devaient servir, soit d'enceinte, soit d'itinéraires de danses (15). Ces aires labyrinthiques scandinaves sont appelées "Trojaborg" (Trojaborgen) et d'autres semblables en Angleterre : "Caer Droia" ou "Walls of Troy", noms qui, d'après R.Christinger, pourraient dériver d'une très ancienne racine pré-indoeuropéenne Tragh-Trogh qui, dans diverses langues archaïques, est liée à l'idée de pied, de pivoter sur un pied ou de tourner, qu'on retrouve par exemple dans le latin Troare, Truare, dans Trua = danse pivotante, ainsi que dans l'étrusque Truia qui désigne le Labyrinthe (16).

Or, les légendes relatives à ces aires de danses en Europe, les associent de façon plutôt surprenante à la Ville de Troie - Troia en grec et en latin, d'où l'expression de "Jeux troyens" appliquée aux manifestations labyrinthiques (cf R.Christinger op. cit. I p.98).

Chose curieuse, il se trouve que les "armes" de Troie (insigne en latin) c'est à dire son "blason" si l'on peut employer ici ce terme anachronique, qu'Anténor plaça dans les temples de la ville, était... une Truie = Troya en latin, nom.... qu'on rapproche, dit le Larousse, de l'expression latine: Sus Trojanus = porc troyen, signifiant Porc farci, par allusion au Cheval de Troie rempli de soldats grecs.

Mais il se peut aussi que cette plaisanterie vint de l'homonymie entre Troie et Truie.

Et Troie, ville de la Truie, n'aurait-elle pas été nommée ainsi à cause d'une ancienne tradition de danses labyrinthiques (Truia), comportant un sacrifice de Truie, celui-ci ayant pu remplacer celui d'une jeune fille assimilée à la Lune ? (Sur les danses labyrinthiques de Troie cf Homère Iliade XVIII.v.590).

Il y a d'ailleurs un certain nombre de villes dont le nom porte aussi le même radical que Troie (17) : Seraient-elles aussi des "villes de la Truie" pour la même raison ?

Nous sommes là très vraisemblablement en présence d'une série de jeux de mots, tous curieusement liés au même rite et à une mythologie qu'on retrouve encore presque intacte dans ces légendes de l'île de Céram lesquelles sont peut être une clef de nos propres mythes.

°
° °

IV. Le Labyrinthe et la Porte de la Mort.

La fin de l'histoire d'Haïnuwélé-Rabié va nous fournir encore d'autres explications complémentaires.

En effet, devenue après son sacrifice : Saténé Reine du Royaume des Morts, elle se vengea de ses meurtriers en construisant un certain Portique sur la 9ème aire de danses où avait eu lieu son sacrifice ; et ce portique, en forme de volute, portait l'image de la spire à 9 circonvolutions, rappelant la Danse de Maro qui l'avait tuée.

Or, c'était la Porte de la Mort, ce qui établit une identité symbolique entre la Porte, le Labyrinthe et le Tombeau (18). Et, par cette Porte, Haïnuwélé-Saténé força les hommes à passer désormais, eux qui, auparavant, ne connaissaient pas la mort, ce qui rejoint notre Genèse où, après le Pêché Originel (lequel est, dans la légende malaise, exprimé sous la forme d'un meurtre), l'Homme fut désormais soumis à la Mort (Gen.III 19) ; et les spires de la Danse de Maro ne sont pas sans nous évoquer celles du Serpent biblique enroulé autour de l'Arbre (19).

On retrouve d'ailleurs ce thème de l'Etat édénique Primordial et de la chute entraînant la Mort inélectable, ainsi que la rupture des liens entre le Ciel et la Terre, dans toutes les formes du chamanisme, lequel semble bien avoir dicté aussi l'ensemble des mythes de l'île de Céram (20) et R.Christinger a démontré dans les ouvrages

précédemment cités qu'il doit être également à l'origine de bien des légendes grecques (et européennes en général).

Pour en revenir au Portique de Saténé, on pensera encore ici au Torii japonais (les Japonais actuels sont d'origine malaise), qui est la Porte traditionnelle délimitant le Profane du Sacré, celui-ci étant représenté par le niwa, la clairière où séjournent les Kami, c'est à dire les Esprits et les Dieux, quand ils descendent sur terre, par le chemin de la montagne ou de quelque hauteur, naturelle ou artificielle figurant le "Pôle" du monde. C'est sur ces aires sacrées que furent plus tard construits les temples shintoïstes (21). Ainsi, le Torii, tout comme le Portique de Saténé et comme le Labyrinthe, est en somme la frontière entre deux mondes, entre le Visible et l'Invisible (22), ce qui, en Egypte, a été exprimé aussi par Akh-t = l'Horizon, et encore par Ra-sta (de Ra = Porte et sta : idée de tirer, par exemple le verrou) qui s'écrit :

et désigne la Porte du Tombeau (23) :

"Voici que je tire le verrou de la Porte
Qui s'ouvre sur les Mystères du Monde Inférieur"
Livre des Morts chap. I.

Et le "Ra-staou" : est le couloir infernal

souterrain c'est-à-dire en somme le Labyrinthe, par où le Soleil devait se frayer un pénible chemin la nuit, avant de renaître triomphant à l'Orient matinal, ceci étant en rapport avec les pérégrinations du myste, lors de sa descente initiatique aux Enfers précédant son Illumination spirituelle - ainsi qu'avec la Mort et la Résurrection.

Or, il est remarquable que ces 2 noms signifiant le Grand Passage, s'écrivent avec le signe qui désigne le peloton de fil, lequel n'est pas sans nous rappeler celui qu'Ariadne confia à Thésée, ainsi que la corde que tenaient les danseurs de Délos, lors de leur danse labyrinthique.

Enfin, de même que sur le Portique de Saténé, le Labyrinthe figurait aussi sur la porte du Temple d'Apollon à Cumes, élevé, dit-on, par Dédale à l'endroit même où il aurait atterri après son envol du Labyrinthe de Crète (24).

La Caverne de la Sibylle n'était pas bien loin et c'était aussi l'Entrée des Enfers, qu'Enée le Troyen dut emprunter pour descendre chez les Morts. Et qui sait si son Rameau d'Or qui le protégeait en ce Voyage, tout comme le Rameau Vert du myste, n'a pas un rapport avec la Branche de cocotier qui est une palme verte, à laquelle Hainuwélé était identifiée ? Ainsi apparaît-elle là encore, identique à Perséphonè, à la fois Reine des Enfers et Maîtresse des Mystères, du sein de laquelle les initiants devaient renaître à une nouvelle Vie : or, si, par le Portique d'Hainuwélé les Hommes mouraient, ils naissaient aussi.

Tout cela forme un extraordinaire faisceau de coïncidences et semblerait nous indiquer que cet ensemble de mythes malais pourrait bien se rapporter à une Initiation, de même que beaucoup des

nôtres où il est question d'un Passage. Mais notre Tradition a été tellement atteinte par tous les remous qui ont secoué l'Europe depuis des millénaires, qu'on ne retrouve pas toujours le sens originel de nos mythes. Le fait que d'autres semblables et encore presque intacts existent encore là-bas aux antipodes, va-t-il nous apporter quelque lumière ?

Et la Mare du Forgeron avec ses Pêcheurs de Lune ne serait-elle pas un humble vestige d'un ensemble culturel en rapport avec d'anciens sacrifices oubliés, liés aux Mystères de l'Au-Delà ? Qui sait si la grotte de Rouffignac ou celle de Miremont toute proche n'ont pas été des Labyrinthes parcourus par des mystes paléolithiques ? (25). Et la présence en cet endroit d'un Tombeau de Gargantua, qui, comme tous les tombeaux du géant, semble bien se rapporter aux mêmes Mystères, de même que l'amas de toponymes béléniens signalés en ces lieux par Mme Lamontellerie, montrerait une étonnante continuité dans les traditions.

C. KH. LABLOKOFF.

BIBLIOGRAPHIE ET NOTES

1. Mais parfois, en Egypte toujours, il est question d'un Porc noir. Dans le nord européen, l'Avaloir de Lune, c'est plutôt le Loup, cf. C.Kh.Iablokoff BSMF n° 80 p.61.
2. Jansen : "Hafnuwélé volkerz ählungen von der Molukken Insel" Frankfurt 1939 - Jansen était le chef d'une expédition de L. Frobenius dans l'Ile de Ceran.
Ne lisant pas l'allemand, je n'ai pas pu consulter cet ouvrage : un ami m'a seulement donné l'essentiel des mythes qui y ont été rapportés, d'après ses quelques notes personnelles.
3. Ce nom est curieux, lié ici à l'idée de Lune, de végétation et de mort comme notre supposée divinité en Rab, d'origine sans doute préhistorique comme le mythe malais. Mais il y a cependant des chances pour que, étant donné l'éloignement et les grandes différences ethniques, ce ne soit là qu'une simple rencontre verbale.
4. Dans la langue basque qui, on le sait, est peut-être la plus ancienne du monde et dont certains mots ne peuvent avoir été conçus qu'à l'Age de la Pierre et à une époque de climat très froid, comme il l'était au Paléolithique supérieur, la Lune se dit : Ilargi, nom que Uhlenbeck a expliqué en : Il = mort, et Argi = lumière : La lune serait la lumière qui éclaire les morts dans le monde inférieur : cf F.Bourdier : Cours public 1963.1964 Ecole pratique des Hautes Etudes p.12 - On retrouve encore ailleurs cette même conception, notamment dans le Chamanisme.
5. Au début de la célébration des mystères d'Eleusis, qui étaient ceux de l'Au Delà, expliqués par l'enlèvement de Perséphoné ainsi

que par la germination souterraine du grain de blé en rapport avec la Mort et la Résurrection, le myste, qui, par l'initiation, va renaître "Fils de Perséphonè" ou "Fils de la Lune", devait tout d'abord sacrifier un porc à Demeter chtonienne, afin, disait-on, de tuer ce qu'il y avait d'impur et de déchu en lui : cf V. Magnien : "les Mystères d'Eleusis" Payot 1950 p.207.263.264. Mais ne serait-ce pas là une interprétation relativement récente d'un rite beaucoup plus ancien, en rapport avec le monde souterrain (c'est-à-dire le labyrinthe), dont les Mystères vont être révélés à l'initiant ?

6. A propos de Varahi, cf R.Guénon "Symboles fondamentaux de la Science sacrée p.177.178 - Gallimard 1962.
7. Selon Hérodote II.47 "Les Egyptiens sacrifiaient des porcs à Sémélé et à Dionysos, et en mangeaient pour leur fête, jour de la Pleine Lune ; autrement ils ne mangeaient pas de porcs" - cité par V. Magnien op.cit. p.54.
8. cf R.Guénon op.cit. chap.XI : le Centre spirituel du Monde a été dans toutes les traditions, exprimé comme : Terre Sainte, Terre Pure, Terre des Saints ou des Bienheureux, ou encore Terre du Sanglier (Varahi)=(Inde-Druidisme) - ou du Soleil : (Hyria Helio-polis Ogygie) id p.116 et chap.XII : (on trouve ici la présence de l' "Homme-Soleil") - c'est en fait Paradestra, Pardès, l'Eden, c'est-à-dire la Terre d'Immortalité où pousse l'Arbre de Vie (Axis Mundi), située symboliquement au "Pôle" en tant que centre immobile (Tula = lieu de la "Balance"). Et tout lieu portant un symbole axial ou central, que ce soit la Cupule, le Menhir, l'Irnensul, l'Obélisque, l'Arbre du Milieu, la Double Hache, le Swastika etc etc... ou, dans le Christianisme, la Croix du Christ assimilée à l'Arbre de Vie = Lignum Vitae, se trouve être par là, une localisation secondaire et analogique de ce Centre Primordial, et cela explique bien des faits mythologiques. Le Labyrinthe participe également de ce même symbolisme (cf p.109) et les danses labyrinthiques sont donc un rite proprement lié au "Centre du Monde" mais dans son aspect de rapport avec le monde souterrain - Dans la légende malaise toutes ces notions traditionnelles sont indiquées.
9. Il y a des labyrinthes circulaires et d'autres carrés : il en va de même de la Triple Enceinte et du jeu de Marelle qui sont des variantes du Labyrinthe. Pour tout ce qui concerne le labyrinthe et les danses labyrinthiques, cf : R.Christinger Mythologie de la Suisse ancienne Ed. Georg. Genève 1965 Tome II chap.III, p.107 et sq.
10. a) l'argument du ballet "le Sacre du Printemps" de Stravinsky, est basé sur une tradition de sacrifice printanier d'une jeune fille, dans la Russie archaïque.
b) ce sacrifice, comme tous les sacrifices, doit avoir lieu au "Centre du Monde". Or d'après certaines versions, l'enlèvement de Perséphonè eut lieu à Enna situé géographiquement au centre de la Sicile et qui était représenté par le point central de cette sorte de Swastika à 3 branches qui figurait la Sicile.

c) Quant aux narcisses de Perséphonè, d'après Frazer = (Rameau d'or ed. Geuthner p.302) la coutume de tresser des couronnes de narcisses au printemps est commune chez beaucoup de peuples, singulièrement en Afrique du Nord lors de la fête de Rebiâa, qui célèbre le Renouveau avec des rites à caractères très anciens, voire préhistoriques (cf Dr Probst. Birabeu. Voile d'Isis n° 158 p.73). Il semblerait que les narcisses de Perséphonè fussent rituels.

11. La Lune, exprimant la blancheur et la pureté, est liée aux jeunes filles, lesquelles, en Grèce, étaient consacrées à Artémis. Par ailleurs, outre Perséphonè-Lune, il ne manque pas de jeunes sacrifiées, portant, comme Haïnuwélé, le caractère lunaire, par exemple Iphigénie, dont une version de sa légende la fait devenir prêtresse d'Artémis, tout comme Erigonè la Fille pendue, et d'autres encore. Cf à ce propos R.Christinger et W.Borgeaud Mythologie de la Suisse ancienne Tome I p.57 et A.Lamontellerie BSMF n° 76 p.10.

12. Dans la mythologie Kymrique, c'est Pryderi, fils de Pwyll, le dieu du monde inférieur, qui introduisit le Porc au Pays de Galles : celui-ci était considéré comme originaire des Enfers : J. de Vries Religion des Celtes Payot 1963 p.90.91.

D'autre part, à Cavaillon, sur l'ancien oppidum cavare du Mont-Caveau, on a trouvé 9 puits contenant des objets et des nourritures presque intactes, vraisemblablement jetées là en offrande, ainsi que des ossements de chiens et de porcs, tous deux ayant un rapport avec le Monde souterrain (Cerbère, chien d'enfer) et, sans doute sacrifiés à des divinités chtoniennes, régissent à la fois la Terre et les Eaux souterraines cf. J.P Clébert, Provence antique, Tome I Laffont 1966 p.216 (Haïnuwélé est, soit enterrée vive, soit noyée).

13. cf. R.Christinger op.cit.p.110 - Tome II - Dans Tome I p.99, l'auteur dit qu'il existe aussi en Iran une légende voisine de celle de Thésée, où le héros, après avoir tué un monstre tricéphale, donc infernal, délivre des jeunes femmes prisonnières dans le "Palais de la Cigogne" (cf les Grues). Il avait été conseillé en cette aventure par "le Forgeron", ce qui nous rappelle tout à coup le nom de la mare de Puyvendrant où se mirait la lune et où elle fut sans doute engloutie. Lorsque Baal, dans le conte : la guerre des dieux, se prépara à combattre le Dragon qui ici représente la Mort, il fut également conseillé et armé par "le Forgeron des dieux", (cf T.H. Gaster : les plus anciens contes de l'humanité Payot 1953 p.186.202) dont certains caractères l'apparentent au Ptah égyptien et à l'Héphaïstos grec, tous deux étant des dieux souterrains. (Ptah a coiffé Totenen, ancienne divinité chtonienne). Le Forgeron à propos duquel Mme Lamontellerie se souvient de Goibnu, a en outre une grande importance dans le Chamanisme : cf M. Eliade le chamanisme Payot 1968 p.366 suite.

14. Pour expliquer sa présence en Indonésie, devons-nous invoquer les travaux de nombreux ethnologues et préhistoriens dont A.Riesenfeld "The Megalithic Culture of Melanesia" p.665 à 680 (et cité par

M. Eliade op. cit. p.285) qui assurent que la Mélanésie, (voisine de la Malaisie) a connu une invasion préhistorique de conquérants à la peau blanche, qu'on a appelés austronésiens, lesquels ont apporté l'agriculture et les mégalithes ainsi que différents rites comme par exemple le culte de la tête coupée : les danses labyrinthiques étaient-elles du voyage ?

15. R.Christinger se demande même si les cromlech's; tout au moins certains, ne seraient pas, comme les Trojaborgen d'anciennes aires labyrinthiques.

Or, beaucoup de nos légendes expliquent leur présence par la pétrification de danseurs et danseuses, qui préféreraient exécuter leurs rondes païennes plutôt que d'aller à la messe, ce qui semblerait accréditer cette hypothèse. Il y a aussi les nombreuses légendes de Rondes de fées dansant au clair de Lune, qui invitent le passant imprudent à participer à leur jeu, lequel est ensuite, comme Hainuwélé au milieu de la ronde, entraîné dans la Mort.

Enfin, plusieurs cromlech's sont appelés Ronde des Fées (où noms similaires par ex : au Grand Rond d'Heilly (Somme) dansaient les Fées BSMF n° 18 p.56 (cf aussi id n° 66 p. 42, n° 72 p.85 et n° 90 p.78 et 88).

Ce nom leur vient, soit parce qu'ils sont des fées pétrifiées, soit parce qu'ils indiquent leurs aires de danses, comme les Troyaborgen.

16. Pourrions-nous peut-être ajouter comme autres exemples plus récents Troxos : Roue en grec - Et en Breton : Tro, Troiad = Tour (le mot français "Tour" ne dériverait-il pas lui aussi de cette racine ?) Troiata = tourner. Troellek = Spirale et Troadig-Kamm = Marelle, qui, on le sait, est une sorte de Labyrinthe où l'on saute à cloche-pied comme dans les Danses des Grues, et peut être soit en forme de croix, soit de spirale.

17. D'après R.Christinger op.cit.II p.111, Citons, hors des exemples plus connus, Trojanow en Pologne, dans un complexe toponymique laissant supposer une civilisation sans doute chalcolithique, d'après X.Guichard : Eleusis Alésia Abbeville 1939 p.104 (c'est-à-dire contemporaine des mégalithes).

18. Le Labyrinthe a 9 enceintes dans le chamanisme MO-SO (Thibeto-birman) cf M. Eliade op.cit. p.349.

D'autre part, on trouve des spirales sculptées dans ce vrai labyrinthe qu'est l'Hypogée de Hal Saflieni, Malte (époque chalcolithique vraisemblablement c'est-à-dire contemporaine de nos grands dolmens) cf Revue du Touring Club de France n° 816 p.514.515.

On en trouve également, nombreux sur les parois du Dolmen de Gawrinis, Morbihan. Nom expliqué généralement en gawr : chêne et inis : île. Mais T.Basilide (dans "Voile d'Isis" n°171 - 1934) dit qu'il faudrait bien plutôt y voir une Ile du Géant : Gawr ou Kawr. Dans ce cas, le Dolmen pourrait être un Tombeau du Géant avec tout ce que cela peut comporter de signification.

D'ailleurs la légende de St Gildas sautant au-dessus d'un bras de mer à partir du Dolmen du Petit Mont d'Arzon, en face de Gawrinis, en laissant la trace de ses pieds qui sont des gravures mégalithiques, semblerait nous indiquer qu'il s'agit bien là d'un rite de Passage, lié à un complexe culturel et sans doute initiatique.

19. Le passage par le Labyrinthe a été parfois envisagé comme un cheminement à l'intérieur du corps du Serpent enroulé.
20. En effet, bien des éléments de ces mythes semblent venir du chamanisme. Par exemple, l'importance du nombre 9, la Montagne des Morts, l'Arbre générateur etc... : chez les Yakoutes, les Chamans naissent dans le Nord, sur un grand sapin géant (M. Eliade op. cit. p.47), notion qu'on retrouve chez les Celtes : au delà de l'Océan du Nord, est une terre qui touche aux murs du Ciel (Montagne primordiale dont la situation nordique nous évoque la Terre sainte polaire Varahi) ; c'est là que l'Homme est né de l'Arbre (cf T. Basilide, Essai sur la tradition celtique Edit. traditionnelles 1937 p.9).

Le démembrement d'Hainuwélé, comme celui de Purusha, de Dionysos et même d'Osiris, rappelle les rites d'initiation chamaniques, où l'initiant assiste à son propre diasparagmos par les esprits, qui, ensuite, à partir de ses os, lui forgent un corps nouveau, désormais non soumis aux conditions humaines ordinaires, ce qui, en passant, nous rappelle fort la curieuse opération de Merlin, forgeant sur son enclume fixée sur une montagne, les corps des parents de Gargantua, à partir d'ossements de baleine... Est-ce que, finalement, le chamanisme ne serait pas le commun dénominateur de la plupart des mythes qu'on retrouve dans les environs les plus éloignés ?

Or certains auteurs, dont le préhistorien Karl J. Narr, pensent que, si le chamanisme actuel est bien marqué par l'Age du Bronze, son origine pourrait remonter au Magdalénien, et même au moment de la transition entre le Paléolithique inférieur et le Paléolithique supérieur, ce qui correspond à l'apparition des Cro-Magnon à l'Aurignacien - cf M. Eliade op.cit. p.389-391.

21. Sakutei Ki, ou le Livre secret des jardins japonais, rapporté par P. et S. Rambach éd. Skira 1973 p.12.30.40.
22. La Porte de nos églises est aussi une frontière entre le Profane : pro-fanum et le Sacré : Fanum le Temple. Or dans les cathédrales, c'est au grand Portail de l'Occident marquant la Fin du Jour (et du Monde) qu'est figuré le Pèsement des Ames, situé à la charnière entre cette Vie et l'Autre.
23. R. Lambert : Lexique hieroglyphique éd. Geuthner 1925 p.285.357 et J. de Buck : grammaire élémentaire du moyen égyptien, Leyde 1952 p.193.
24. Virgile, Eneide Livre VI (D'après Ovide, Métamorphoses VIII-4, l'atterrissage de Dédale aurait eu lieu en Sicile, entre Agrigente et Sélinonte).

25. Les voyages initiatiques des candidats chamans, c'est-à-dire leur passage par le Labyrinthe, se situent généralement dans une caverne sous la montagne (celle-ci représentant la Montagne du Monde, centrale et "polaire") ; et on s'est demandé si cette idée de Labyrinthe ne serait pas née de la caverne paléolithique, laquelle aurait pu être un lieu d'initiation.

Dans la grotte d'Aldène (à Cesseroas, Hérault) on a trouvé des empreintes préhistoriques de jeunes gens, ce qui appuierait cette hypothèse, et, au Tuc d'Audoubert (Ariège) il y a, à 700 m de l'entrée, une cinquantaine de traces de talons d'adolescent, tous tournés dans le même sens, ce qui a fait supposer à certains, à tort ou à raison, qu'il pouvait s'agir d'une marche rituelle à reculons (cf. Leroi Gourhan, Préhistoire de l'Arc occidental, ed. Mazenod 1965 p.123 fig.462).

Or, on sait que le Myste, lors de son voyage souterrain, fait en réalité l'expérience de la Mort : il est symboliquement Mort ; et, dans de nombreuses traditions, les morts, les revenants, ou ceux qui les représentent, comme par exemple les personnages masqués, marchent à reculons, ou ont les pieds retournés ; ou bien mettent leurs chaussures à l'envers, car, selon le chamanisme, dans le pays des Morts, tout est à rebours (M. Eliade op.cit. p.171-234) cf aussi sur les pieds retournés ou la marche à rebours A. David-Neel : Mystiques et Magiciens du Thibet p.29. L.Frobenius Mythologie de l'Atlantide p.140 (ceci chez les Yoruba : Nigeria). R. Christinger op.cit.II p.98.99 note 46 p.160 - note 55 p.161.

Sans compter la légende d'Hermès qui conduit son troupeau à reculons : de quel troupeau s'agit-il, conduit par le dieu psychopompe ? - On retrouve le même thème dans la légende de Cacus (d'après Virgile : Enéide Livre VIII vers 190 suite), lequel habitait une caverne infernale dans la Montagne (cf. H.Fromage BSMF n° 60 p.102). Tout cela pourrait aussi avoir quelque rapport avec la recommandation aux mystes de "ne pas se retourner" qu'on retrouve dans le mythe d'Orphée et dans de nombreux autres, sans parler de la femme de Loth qui, pour s'être retournée, est devenue statue de sel.

COUPLES SACRES ET MICRO-GEOGRAPHIE DANS LE
LEGENDAIRE FRANCAIS.

Résumé.

L'étude des traditions et légendes localisées de façon précise dans un paysage de notre pays révèle que des thèmes particuliers de légende sont attachés à des formes de paysage définies.

Il a paru intéressant de faire la monographie de l'une de ces formes de paysage, dans le cas particulier de légendes contenant des rapports entre un personnage sacré masculin et un personnage sacré féminin.

Nous avons choisi, pour des raisons propres au progrès de nos recherches, des cas de portement de tête dans l'hagiographie ou des thèmes voisins de la légende profane.

Dans tous ces cas, un personnage légendaire masculin se dirige vers un personnage légendaire féminin, soit dans un rituel de mort, et de sépulture, soit dans un rituel d'union. Il se pourrait d'ailleurs que les deux rituels ne soient que les deux aspects complémentaires d'un même événement sacré.

Or le site propice à cette démarche est d'une part une hauteur d'où procède le principe masculin, d'autre part un flanc fertile de coteau où réside le principe féminin, les termes étant unis ou séparés par un plan d'eau, passage périlleux que doit surmonter l'individu masculin.

On peut se demander dans quelle mesure site géographique et mythe ne sont pas les deux versions d'une réalité plus profonde, dans quelle mesure aussi cette exploitation du paysage n'implique pas une répartition, une affectation des secteurs de l'endroit aux êtres du clan différenciés par leurs fonctions essentielles.

o

o o

Communication proposée au 99ème Congrès National des Sociétés Savantes (Besançon, 1974) et refusée après lecture du seul résumé ci-dessus.

Motif du refus : "Ne répond pas de manière précise et scientifique aux questions inscrites au programme" (19 février 1974).

Or cette communication était proposée pour répondre au paragraphe I, rubrique A du thème Spécial du Congrès : "la piété populaire" dans la section d'Archéologie et d'Histoire de l'Art : "les liens de la religion avec le sol".

Quant au caractère non scientifique de la communication, comment pouvait-on en décider à la seule lecture des 20 lignes impérativement fixées du résumé ci-dessus ?

Ces faits ne sont présentés ici que pour manifester que dans les Congrès Nationaux des Sociétés Savantes, organisés par le Ministère de l'Education Nationale, ou bien les jeux sont faits d'avance, ou bien un arbitraire volontairement ignorant tranche et condamne.

o

o o

Le texte que l'on va lire est un peu plus fourni que celui de la communication qui n'a jamais vu le jour. En effet, dans ce Bulletin, l'auteur n'est pas réduit à vingt minutes de parole ; il a pu ajouter aux exemples de St. Lucien, de Hok Bras, de St. Victor, de Gargantua, de St. Domice, ceux encore de St. Ferjeux, de St. Mitre et de St. Maur.

Parmi les innombrables légendes qui se sont racontées en terre de langue française, beaucoup offrent l'intérêt particulier de situer les héros et leurs épisodes en des lieux précis de notre pays et d'illustrer ainsi des fontaines, des pierres, des arbres, mais aussi des rivières, des étangs, des vallées, des coteaux et des montagnes.

Pour peu qu'on y regarde de près, il n'est guère de sites français qui ne soient habités de l'exploit ou de la passion d'un ou de plusieurs personnages légendaires.

La collection et l'analyse de semblables faits révèlent bientôt que ces drames mythiques ne sont pas logés au hasard dans le décor de la nature ; mais qu'à tel schéma de drame correspond tel ou tel ensemble géographique. Il y a là des constantes dont l'étude est révélatrice.

De façon fortuite et qui ne dépend sans doute que du hasard de la démarche de nos recherches, je me suis surtout appliqué à l'étude des paysages où se déroule une aventure entre deux êtres de genre différent, l'un masculin, l'autre féminin.

A la vérité, c'est parce que je suis Beauvaisien d'adoption et de longue date, et parce que l'un des saints patrons de Beauvais est St. Lucien que mon étude se trouve en grande partie centrée sur l'épisode du portement de tête, drame qui aboutit en général à la marche ultime d'un personnage sacré jusqu'à une Dame protectrice et accueillante.

Je vais d'abord expliquer ce qu'est la légende du portement de tête, ses constantes, ses rapports avec le paysage. Puis j'étendrai mon enquête à d'autres cas de démarche d'un héros masculin vers une Dame de légende, et je montrerai là encore la constance des formes de la microgéographie concernée. Je terminerai par une série de conclusions sur les enseignements que fournissent ces légendes dans les domaines des structures mythiques, paysagistes, sociales d'époques vraisemblablement fort anciennes.

La légende du portement de tête, qu'on appelle savamment céphalophorie, a déjà été fort étudiée par les hagiographes. Mais le souci ou bien de débarrasser la vie des saints de cette fable incroyable, ou bien d'interpréter cette fable comme un symbole ou une invention populaire née d'une réalité simple mais mal comprise a complètement faussé les démarches de l'étude. Désormais le R.P. M. Coens, de l'Académie royale de Belgique a définitivement démythifié toutes ces entreprises d'explication, de justification ou de rationalisation, dans sa communication "Nouvelles recherches sur un thème hagiographique : la céphalophorie". (2 juillet 1962).

La céphalophorie contient d'abord en soi trois composantes : le thème du caractère sacré de la tête coupée, le thème du transport d'une tête coupée et le thème du transport de la tête effectué par le décapité lui-même.

Ensuite nous noterons aussi l'accent mis sur l'aspect sanglant, on pourrait dire sanguinolent, de la tête coupée.

Puis il est constant que cette tête coupée effectue un passage de l'eau ; et qu'enfin elle finit son itinéraire auprès d'une Dame.

Ces constantes se vérifient dans l'hagiographie.

Je ne pense pas qu'il soit très nécessaire de souligner le nombre de chefs sacrés en France auxquels on accorde de grandes vertus. Je ne citerai que pour mémoire le chef de St. Denis que depuis Clovis II, chaque fois que la nation était en péril, le roi exposait sur l'autel de la Basilique jusqu'à la fin des dangers (Doublet. Histoire de l'Abbaye de St. Denis. Paris, 1625). D'après Colliette "Mémoire sur le Vermandois", et Corblet "Hagiographie du Diocèse d'Amiens", la tête de St. Quentin fut processionnée sur les fortifications de la ville de St. Quentin lors d'un siège. Le chef de St. Eutrope à Saintes, d'après l'Abbé Simon, Histoire de Vendôme, avait le pouvoir de susciter la pluie, en particulier lorsqu'on le portait en grande pompe au couvent du Calvaire. Le chef de St. Léonard de Noblat en Hte Vienne eut au cours des XVII et XVIII siècles une remarquable efficacité à pourvoir la Maison de France d'héritiers qui avaient le tort de se faire un peu longuement désirer (Goursaud. Pierres à légendes de Hte Vienne, p.177).

Dans le légendaire français, le transport d'une tête coupée ne se raconte guère qu'à l'occasion d'une céphalophorie du décapité lui-même. Il est cependant essentiel de souligner que le premier portement de tête connu dans le domaine de l'hagiographie: celui de St. Just d'Auxerre, est en réalité l'histoire d'une tête sacrée transportée par des tiers. Le R. P. Coens a démontré que la légende primitive de ce saint personnage avait déjà cours au VIIe S. dans la région de Beauvais, où elle a été rédigée. Or cette légende conte que le jeune St. Just fut décapité par des envoyés de Rictiovere, qu'il ramassa sa tête et la confia à ses compagnons de voyage pour qu'ils la portent à Auxerre à sa mère (Nouvelles recherches sur un thème hagiographique : la céphalophorie, 1962) : "Mittite capud meum in mantegam vestram et efferite eum ad matrem meam ut osculetur meum et si me voluerit videre in paradiso requiat". Ainsi fut fait.

Un autre cas de portement de tête par des tiers est celui de St. Laurian ; lequel décapité à Vatan, près de Bourges, saisit sa tête décollée et interpela les cavaliers de Totila qui venaient de le supplicier : "Attendez, ne fuyez pas ! Voici ma tête, portez la promptement à Séville et remettez-la au maître qui vous a envoyés". A sa demande, les cavaliers rapportèrent cette tête en Espagne, et à son arrivée à Séville cette sainte relique fit miraculeusement cesser une longue sécheresse.

Mais le plus souvent le légendaire rapporte des cas de ce que j'appellerai de façon précise "autocéphalophorie". Le R.P. Coens dit lui-même : "que l'étonnante fiction ait été répétée à plaisir, surtout en Gaule, il suffit pour s'en convaincre de parcourir les

Après que se trouve ainsi débarrassée de tous ses faux problèmes cette question, nous pouvons l'étudier sereinement en tant que légende.

Le thème fondamental de la légende des portements de tête est le suivant. Un saint personnage persécuté est finalement décapité par ses ennemis ; alors le martyr se relève bientôt, prend sa tête dans ses mains et la porte, parfois fort loin, au lieu qu'il désigne ainsi pour sa sépulture.

Depuis St. Denis de Paris jusqu'à St. Aphrodise de Béziers, en passant par la cohorte des saints locaux quasiment inconnus, le nombre des céphalophores est si grand qu'il révèle à lui seul l'importance du thème.

S'il s'agit d'un thème inventé dans le lointain Moyen-âge, pourquoi a-t-il eu tant de succès auprès des moines qui aimaient orner les vies des saints, pourquoi même la légende populaire s'est-elle emparée du thème et en a-t-elle gratifié des saints que le légendaire officiel ignore ? Ou bien faut-il supposer que les pieux hagiographes n'ont rien inventé et qu'ils se sont bornés à adopter des traditions bien plus anciennes qu'eux-mêmes, des traditions païennes ?

Des points caractéristiques de la légende de décapitation et de portement de tête indiquent une tradition incontestablement antérieure et de loin au Haut Moyen-âge.

Pour en isoler les caractéristiques il convient d'abord de rappeler l'essentiel de la légende de St. Lucien telle qu'elle se raconte à Beauvais.

St. Lucien, premier évêque de Beauvais, menacé de persécutions par des émissaires de l'empereur romain quitte la ville et se retire à peu près à une lieue de là sur le Montmille. Il est bientôt rejoint, tracassé de questions et flagellé jusqu'à ce qu'un des soldats, ivre de rage, lui coupe la tête d'un coup de glaive. Les sbires se retirent. Alors se produit le miracle. Le saint décapité se relève, saisit sa tête, descend la colline et se dirige droit à travers les prairies vers le site de N.D. du Thil qui était alors un cimetière proche du Beauvais gallo-romain. Le lieu où le saint fut décapité s'appelle "la Rosière", parce que là ^{ou} coula le sang du martyr des roses n'ont cessé de fleurir, et tout le long du trajet, où tombèrent des gouttes de sang de la tête coupée, les ronciers se couvrent chaque année d'églantines rouges. Dans la plaine le saint porte-tête dut traverser une petite rivière, le Thérain. Une lavandière qui se trouvait là étendit son linge sur l'eau et le saint passa. Parvenu au pied du coteau de N.D. du Thil, il gravit la pente et s'arrêta à l'endroit où il voulait que fût sa sépulture. En ce lieu les chrétiens édifièrent bientôt après l'église dédiée à N.D. du Thil. Il se fait toujours un pèlerinage au Montmille et les jeunes filles qui souhaitent se marier doivent remonter à reculons et sans rire le trajet que le céphalophore fit en descendant avec sa tête.

Dégageons les traits principaux de cette légende chrétienne, traits qu'elle tient en commun avec de nombreuses autres traditions hagiographiques.

Acta Sanctorum, ou à leur défaut les études du P. Cahier, de P. Saintyves, de E.A. Stückerberg, de J. Gessler et celles plus récentes du P.H. Moretus Plantin". Il esquisse un peu plus loin une liste embryonnaire de céphalophores : St. Denis de Paris, St. Lucien de Beauvais, les SS. Fuscien et Victorie d'Amiens, Ste Valérie de Limoges, Ste Solange en Berry, St. Piat de Seclin. En fait les "auto-céphalophores" se comptent par vingtaines.

C'est aussi une constante de cette sorte de récit que l'accent mis sur l'aspect sanglant de ces chefs sacrés.. Nous l'avons montré pour St. Lucien. On note également (Pihan. Histoire de St. Just en Chaussée, 1885) que St. Just décapité lava sa tête et ses mains dans l'eau de la fontaine Syrienne et que chaque 18 octobre on remarquait des veines de sang sur les marches en pierre de la fontaine. St. Denis, au cours de sa marche miraculeuse, lava le sang qui dégouttait de sa tête à la fontaine du But (Héron de Villefosse. Singularités de Paris, p.61) et depuis cette fontaine s'appelle aussi la fontaine au sang, ou au San. On parle aussi du sang de la tête de St. Symphorien à Autun (P. Cahier, caractéristiques des saints dans l'art populaire, p.765) de la tête de St. Maurin à Lectoure (E. Mâle, l'art au XII s. p.192) du sang de la tête de St. Hilarion à la "Fons sanguinis" de Fontange (Abbé Serviens. Histoire de St. Hilarion, p.123), de la fontaine de Ste Alyre, la céphalophore d'Arlanc où dit Pourrat, celui qui a du coeur peut voir trois gouttes de sang. (Pourrat. Ceux d'Auvergne).

La répétition de ces immersions des chefs sanglants souligne déjà que la tête coupée portée, passée par l'eau ou passe l'eau. En effet, beaucoup plus qu'un lavage dans l'eau, le chef sacré subit un séjour dans l'eau, ou encore le céphalophore doit passer au-delà des eaux.

J'ai entendu naguère conter à Béziers, par le gardien du musée, qu'après sa décapitation le chef de St. Aphrodise était tombé dans un puits, jusqu'à ce que, les eaux montant, le saint put reprendre sa tête et la porter à l'emplacement de la Basilique. D'après Albert le Grand (Vie des Saints de Bretagne) en Juin 843, les Normands saccageaient Nantes : "L'église St. Similien fut prise, pillée et rasée ; le sépulcre du saint renversé, son chef vénérable jeté dans un puits qui se voit encore dans l'église, duquel puits l'eau depuis a retenu une vertu particulière de guérir". Dans le légendaire de St. Similien on peut lire : "Là est un puits où fut jetée la tête du saint pontife". Grégoire de Tours, Historia Francorum, VI, 37, raconte ce qu'il advint de St. Louvent accusé par le Comte Innocentius d'avoir médité de Brunchilde : le Saint était allé se justifier devant la reine, quand sur le chemin du retour, au passage de l'Aisne, il fut mis à mort par le Comte. Sa tête fut tranchée, puis enfermée dans un sac chargé de pierres et jetée à la rivière. Quelques jours après un aigle tira le sac du fond du fleuve et le déposa sur la rive. La tête fut découverte et ensevelie avec le corps. St. Quentin n'est pas un céphalophore, mais sa légende réunit toutes les caractéristiques de celle des porteurs de tête. Décapité par ordre de Rictiovarus, il fut jeté dans un marais de la Somme où il demeura 55 ans, sa tête fut retrouvée au bord du fleuve. Un puits vénéré rappela longtemps l'endroit où l'on retrouva son corps.

Faut-il encore rappeler toutes les têtes coupées qui font jaillir là où elles tombent une source : depuis St. Paul à Rome jusqu'à Ste Reine, à Alise Ste Reine.

Le passage de l'eau n'est pas le terminus d'une tête coupée. Le chef sacré achève son destin sous la protection d'un être féminin. Cette personne est parfois nommément identifiée, ailleurs on constate simplement sa présence. Par exemple le chef de St. Quentin dont nous parlions à l'instant fut découvert par une femme Eusébie instruite par des anges qui lui apparurent en songe. Tout le monde sait que le chef de St. Denis fut pour finir confié par lui-même à une Dame Catula. Nous avons dit aussi que St. Just voulut qu'on emportât sa tête pour la remettre à Auxerre à sa mère. A Gournay en Bray, au carrefour de la Rouge Pierre ou Pierre Droite, on raconte que le Seigneur Hugues I^{er} au XI^e s., fit jeter au feu les restes de St. Hildevert qui refusait de rester dans le pays. Or la tête lui échappa et vint se placer dans les bras de l'épouse de Hugues. Dans son ouvrage sur l'Art religieux au XII^e s. en France, Emile Mâle rappelle la légende du céphalophore St. Maurin, en Gascogne, qui décapité par ordre du roi Alaric porta sa tête jusqu'à la fontaine Militane. Un chapiteau conservé des ruines de l'église de St. Maurin en Lot et Garonne représente le martyr portant sa tête dans ses mains et en face de lui une chrétienne inclinée s'apprêtant à recevoir la tête sur un voile. Citons la légende de St. Germain l'Ecossais qui périt près de la Bresle, aux confins de la Normandie et de la Picardie. Le païen Hubaut lui trancha la tête. Le cadavre resta sur place. Le lendemain une jeune fille qui avait coutume de venir prier la Vierge l'aperçut et la tête du saint lui dit : "Prends ma tête souillée de sang... va trouver le prince Sénard qui fut mon ami et prie-le d'ensevelir mon corps où il le trouvera". Signalons pour fin que St. Lucien porta sa tête en un lieu où les Chrétiens élèveront tout de suite une église à une N.D. du Thil et que St. Mitre, à Aix et Provence vit également élever une église à N.D. de la Seds au lieu où il déposa son chef au terme de sa déambulation.

Je pense qu'il ne serait pas inutile d'ajouter comme annexe deux détails fréquemment rencontrés dans le mythe de céphalophorie, je veux parler du sac où s'emporte la tête et de la pierre sur laquelle elle achève sa course.

Nous avons vu que la tête de St. Just demande elle-même à être transportée dans la "mantega" de ses compagnons. Si le mot est barbare et non latin, son sens n'a jamais fait de doute et les traducteurs de toutes époques ont toujours dit sac. Tout à l'heure nous avons rappelé que selon St. Grégoire de Tours, la tête de St. Louvent fut jetée dans l'Aisne dans un sac. En Bretagne, d'après Albert le Grand, un autre saint décapité, St. Mélar, fils du céphalophore St. Méliaw, eut aussi la tête jetée dans un sac et l'on peut se demander si l'étoffe que tend la chrétienne du chapiteau de St. Maurin au céphalophore qui s'achemine vers elle n'est pas un sac elle aussi.

Dans des versions plus anciennes, ce n'est pas dans un tissu ni un sac que la tête coupée portée finit son itinéraire, mais sur une pierre qui n'est point quelconque. Je me contenterai de citer ici des faits réunis par M. M. Crampon dans le Bulletin de la S.M. F. N° LXIV. Toute tête sacrée inscrit en tombant sur la pierre une empreinte céphaloïde en creux. C'est le cas de St. Pierre à Rome

dans la prison Mamertine, des SS. Lucain, Gaudens, Euchaix, Elophe, Clair et Gobain. "Dans la forêt de Lucheux, sur la pierre de Hara-vesne, on voit l'empreinte de la tête de St. Léger décapité par ordre du maire du palais Ebroïn. St. Milfort, évêque d'origine irlandaise ou écossaise, fut martyrisé près d'Abbeville par le fermier auquel il avait offert ses services de compagnon bouvier. Le saint fut décapité, il transporta sa tête jusqu'à un endroit où se trouvait une grosse pierre qui devint guérisseuse. La pierre où fut posée la tête coupée de St. Gobain, dans l'Alsace, existe encore : c'est un grès à empreinte qui paraît être un polissoir néolithique. A Sains les Marquions, la céphalophore Ste Saturnine a derrière le choeur de l'église un "caillou de Ste Saturnine" qui sert de reposoir et qui a tout l'air d'un polissoir néolithique ; sur cette pierre la sainte avait déposé sa tête tranchée. Notons pour finir que sur le site de N.D. du Thil où St. Lucien acheva sa longue marche se trouvait encore en 1912, d'après L. Mortillet, l'Homme préhistorique, un polissoir néolithique.

Voilà donc une série de constantes qui malgré la diversité des lieux, des temps, des aléas de la tradition orale ou écrite, sainte ou populaire, s'affirment avec trop de netteté pour qu'on refuse d'y voir un thème commun au moins à tout le territoire de langue française.

En outre le fait de la répétition de la fonction des polissoirs en cette légende incite à penser que cette légende chrétienne pourrait bien n'être pas une simple invention édifiante des moines du Moyen Age : mais que ces auteurs ont simplement recueilli et adapté l'héritage légendaire des campagnes remontant à des ensembles fabuleux païens sans doute antérieurs au christianisme.

Cette hypothèse serait confortée si les constantes que nous avons notées dans les récits de légende dorée de nos provinces se rencontraient aussi dans des traditions indiscutablement païennes.

Est-il besoin de développer la constance du culte des têtes coupées dans toute l'Europe et plus particulièrement chez les habitants anciens de la Gaule, puis dans le légendaire mythique irlandais, dernier refuge des coutumes et pensées celtiques.

Notons, à titre indicatif, le culte des têtes avéré dans les sites néolithiques de Syro-Palestine, les têtes coupées d'Ensérune, d'Entremont, de Glanua et d'Alésia ; la tradition de la "Branche sanglante" du roi d'Ulster dans l'épopée irlandaise. Dans cet ordre d'idée : "Le meurtre de Conchobar" dont la version la plus ancienne nous a été transmise par un manuscrit irlandais du XII^e S. le Livre de Leinster, mais dont les caractères impliquent le souvenir de conceptions beaucoup plus anciennes et presque toutes païennes, apporte des éléments considérables au dossier des têtes coupées dans la culture de populations d'origine celtique. On y découvre que les têtes de certains ennemis étaient conservées religieusement sur un présentoir. Le légendaire irlandais nous montre le cas qui est fait de la conquête des têtes ennemies et de leur possession. La tête de l'Achille irlandais, Cuchulain, sera détachée du corps et rapportée triomphalement jusqu'à la colline sacrée de Tara, centre politique et religieux de l'Irlande, où elle sera enterrée.

Mais déjà nous abordons le thème du transport des têtes.

Abuserons-nous de la facilité en évoquant la tête de Méduse que Persée rapporta de l'extrême-ouest jusqu'en Argos, après l'avoir montrée à Céphée qui lui disputait Andromède et à Polydictès qui voulait violenter Danaé.

Les guerriers irlandais eux aussi transportent des têtes coupées. Il suffit de lire le N° 56-57 de la revue Ogam, qui consacre de longues pages à ce propos pour s'en assurer. Rappelons dans un ensemble légendaire voisin : les Mabinogion gallois, la fin du géant Bran. L'histoire de ce héros est racontée dans la deuxième branche du Mabinogi, dans le manuscrit appelé le "Livre rouge de Hergest" et aussi dans le "Livre Blanc de Rhydderch" qui datent eux aussi du XII s., mais relatent des traditions fort antérieures. Bran, roi couronné de l'île de Bretagne, pour une injure faite à sa soeur par son beau frère le roi d'Irlande, doit aller guerroyer dans la verte Erin. De cette guerre, le géant Bran sort vainqueur, mais mortellement blessé, et seuls sept compagnons sont les survivants de ce combat. Bran leur conseille de lui couper la tête et de l'emporter en Angleterre pour être enterrée dans la Colline Blanche à Londres, le visage tourné vers la Manche. Il faudra 87 ans de voyage aux sept survivants pour s'acquitter de leur mission.

Nous trouvons aussi dans ces traditions païennes irlandaises et galloises un cas d'"autocéphalophilie". Il s'agit du géant Curoi. Sa légende se trouve dans le "Festin de Bricriu" et est résumée par Mme Sjoestedt dans "Dieux et Héros celtés". "Curoi, divinité locale du Kerry, est venu provoquer les héros de l'Ulster. Ce géant tient d'une main un billot, de l'autre une hache. Il défie tout héros de lui couper la tête à la condition que l'audacieux donne sa tête à couper le lendemain. Un héros relève le défi. Curoi prête sa hache et pose sa tête sur le billot. Le héros irlandais coupe cette tête. Le géant Curoi se relève, ramasse sa tête, son billot et sa hache, et sa tête tenue contre sa poitrine s'enfonce dans le lac voisin qui est sa demeure. Le lendemain il reparaît. Mais l'audacieux de la veille n'a pas osé se présenter. Deux autres téméraires relèvent à nouveau le défi. Seul le troisième Cuchulain, se soumettra à son tour à la contre-partie. Après avoir fait tournoyer sa hache au-dessus de sa tête, le géant lui laisse la vie et le déclare champion des héros de l'Ulster. Mais ce que nous retiendrons surtout c'est que trois fois le géant Curoi est décapité et que trois fois il porte sa tête jusqu'au lac voisin et s'y enfonce.

Nous avons souligné dans le légendaire chrétien l'accent mis sur le caractère sanglant de ces têtes fabuleuses coupées. Le trait est déjà dans les versions païennes. Faut-il encore rappeler ici l'importance du sang jailli du cou de la Méduse ? de ce sang naîtront Pégase et Chrysaor. Plusieurs traditions irlandaises donnent le spectacle de ce sang. Par exemple dans the Book of Leinster (cf. Ogam 56-57, p.140-141) il est raconté comment le guerrier Conall Cernach après avoir tué son adversaire Mesgégra, veut emporter sa tête. Il la pose sur une pierre au passage d'un gué, "une goutte de sang vint du milieu de la tête sur la pierre et la traversa jusqu'au sol... puis passa jusqu'à la rivière".

Mais c'est l'idole des Irlandais païens, que St. Patrick lui-même vint exorciser, qui évoque le mieux cet aspect sanglant, puisque

elle s'appelait Cenn Cruach : Tête Sanglante. Cette donnée est dans la Tripartite Life of Patrick, citée par Mme Fr. Leroux (Ogam, 56-57 p.152-153) : "Patrick vint ensuite sur l'eau à Mag Slecht, à l'endroit où était la principale idole d'Irlande, c'est-à-dire "la Tête Sanglante", Cenn Cruaich. Un point témoigne de la grande antiquité de cette appellation et de sa notoriété dans cette antiquité. Vendryès dans "La religion des Celtes" (p.34) fait remarquer que Cenn Cruaich est le même nom que la toponyme signalé dans l'Itinéraire d'Antonin, chez les Cornovii de Grande Bretagne, sous la forme Pennocrucium.

Le thème de la tête passant l'eau ou plongée dans l'eau n'est pas particulier non plus au légendaire des céphalophores chrétiens.

Songeant à Méduse, on n'oubliera pas non plus que c'est par dessus l'eau que Persée emporte sa tête. L'antiquité grecque offre une autre légende où se voit une tête coupée portée par ou dans l'eau.

Il s'agit du mythe d'Orphée. Quand le héros eut été mis en pièces par les femmes Thraces, sa tête fut jetée dans un fleuve qui l'emporta jusqu'à la mer. La tête parvint ainsi jusqu'à Lesbos, ou encore jusqu'en Asie Mineure, à l'embouchure du fleuve Mélès où des pêcheurs la trouvèrent encore sanglante et toujours chantante. Plus près de nous, M. M. Soriano, dans son étude sur les contes de Perrault fait allusion, dans des contes celtiques d'Outre Manche, à des têtes à barbe d'or qui flottent sur l'eau et parlent. Enfin rappelons encore le géant Curoï qui porteur de sa tête coupée, descend trois fois dans le lac qui lui sert de demeure. Je signalerai encore que la Quête du Saint Graal, dont on ne sait si elle est plus chrétienne que païenne, indique que l'un des exploits de Galaad est d'éteindre le bouillonnement de la fontaine où avait été jetée la tête du grand père de Lancelot.

La légende du géant Hok Bras, en Bretagne, rapportée par Paul Sébillot dans son "Gargantua dans les traditions populaires" (p.137 à 148) pourrait bien être une version profane de portement de tête. Hok Bras est un géant de Basse Bretagne ; après une existence fabuleuse, il a le malheur d'avaler un trois-mâts. La digestion en est si difficile qu'il veut rejoindre au pays de sa naissance les Monts d'Arrée, sa Tante ou Marraine de qui il espère la guérison. Il monte sur le Mont St. Michel de Braspart, veut couper court à travers les marais du Yeun Ellez ; il s'y embourbe et tombe la tête en avant. Cette tête va heurter les Monts d'Arrée au roc de Hok Trévezel et le géant meurt. On sait par d'autres traditions orales que Hok Trévezel était censé recéler une tête sacrée.

On voit les traits qui unissent cette légende à celle de personnages comme St. Lucien. Le transport de tête est dû ici au gigantisme de Hok Bras. Si j'ai rappelé cette légende bretonne, c'est à cause de la personne vers laquelle tentait de revenir le géant malade : sa marraine, personnage mythique féminin, mais qui plus est, un être que Hok Bras affectionne tendrement et avec laquelle il rêvait de se marier. Le conteur dit en effet : "Hok Bras ne voulait rien faire si ce n'est courir les aventures, car il faut vous dire qu'il était amoureux... En quittant Huelgoat, il avait d'abord eu l'idée d'emporter sa petite tante (c'est la-même qu'on appelle quelques lignes plus loin sa marraine) sous son bras ; mais la fée qui était sage lui avait fait comprendre que ce n'était pas conve-

nable à son âge et qu'elle ne voulait être sa femme que quand il aurait accompli au moins trois prouesses".

On voit par ce trait que dans la tradition profane c'est aussi un être féminin que la tête du héros foudroyé va rejoindre de l'autre côté de l'eau, un être féminin qui n'est pas indifférent au géant. Déjà dans la légende de la Gorgone, la tête de Méduse était donnée à Minerve qui s'en fait un pectoral guerrier. Si nous recoupons la légende du géant irlandais Curoi qui se présente comme un génie pourvoyeur de bienfaits nourrissants, puisqu'il comble Cuchulain, à la table du roi, de la part du héros, avec la légende du géant au chaudron, racontée dans le Mabinogi de Branwen, dont nous avons déjà parlé, nous découvrons que Curoi dans son lac doit rejoindre son épouse. En effet dans le Mabinogi de Branwen un conte est intercalé, celui du géant au chaudron. Voici comment se présente ce personnage : l'épisode se déroule en Irlande : "un jour que j'étais à la chasse, dit le narrateur, sur le haut d'un tertre qui dominait un lac appelé "lac du chaudron" j'en vis sortir un grand homme aux cheveux roux portant un chaudron sur son dos... s'il était grand, sa femme était encore deux fois plus grande que lui". Or le chaudron est un chaudron d'abondance et de résurrection. Ainsi y a-t-il fort à parier que le géant Curoi, qui va ressusciter dans son lac, soit un cousin du géant au chaudron de résurrection et que tout comme ce dernier il habite avec sa femme dans un lac où il s'enfonce ; ainsi rapporte-t-il sa tête coupée à sa femme.

Un événement analogue se lit dans l'épopée irlandaise, dans le siège de Howth qui sert de prologue au "Meurtre de Conchobar" (Ogam 56/57 p.139, Françoise Leroux, la Branche sanglante du Roi d'Ulster). Conall Cernach vient de tuer Mesgegra et lui a coupé la tête qu'il emporte. Or il rencontre en chemin Buan, l'épouse de Mesgégra. De saisissement et de répulsion pour Conall Cernach qui veut faire d'elle sa compagne, Buan se jette sur la tête de son époux et meurt et la tête soudain s'immobilise magiquement : la tête sera laissée avec la femme.

Rappelons pour finir un conte profane occitan donné par D. Fabre et J.Lacroix, dans le tome II de "La tradition orale du conte occitan p.11,12 & 13. C'est une version de la Belle aux cheveux d'or dont le héros est le jeune Avenant. Cet Avenant joue un peu le rôle de Tristan recherchant Iseult pour le roi Marc. Il doit convaincre la princesse aux cheveux d'or d'épouser le roi, son maître. Elle y met de difficiles conditions. La dernière est de vaincre un ogre géant. Avenant s'acquitte de l'épreuve, coupe la tête du géant, arrive au château, va à la chambre de la princesse et jette la tête au milieu de la pièce en disant : "Tenez, maintenant vous vous marierez avec le roi mon maître". D'ailleurs et en définitive, c'est Avenant qui épouse la princesse.

Nous voyons donc qu'une tête coupée finit bien auprès d'une Dame et que ce terminus n'est pas uniquement funéraire ; il pourrait bien être aussi nuptial.

Enfin les deux détails par lesquels nous avons achevé le tableau chrétien de la céphalophorie semblent aussi se retrouver dans les traditions païennes ou profanes.

A propos du sac où l'on transporte la tête de St. Just et aussi ceux où se mettent les têtes de St. Louvent et de St Mélar, on ne peut oublier que Persée jeta pour l'emporter la tête de Méduse dans sa besace, la Kibisis à franges d'or.

Quant aux pierres sur lesquelles on pose la tête coupée et où le chef a tendance à s'enfoncer, il convient de rappeler l'épisode déjà utilisé de la tête de Mesgégra ; en effet non seulement une goutte de sang avait traversé la pierre, mais la tête elle-même s'était enfoncée dans la pierre. Le même fait magique se produit avec la tête de Lugaid dans la "Mort de Cuchulain" : "La tête fut posée sur une pierre... on retourna alors vers la tête et on vit que la tête avait fondu la pierre jusqu'à pénétrer au travers". Un fait archéologique bien connu vient corroborer le dire ; je veux parler des pierres d'Entremont aux cavités céphaloïdes meublées de crânes sacrés.

Le rappel de toutes ces données prouve que le mythe de portement de tête n'est point le propre du légendaire chrétien, il appartient au vieux fond païen et puisque sa tradition a des équivalents dans la mythologie irlandaise comme dans celle d'Hésiode, il est permis de supposer que ce thème fabuleux était déjà une légende au VIII^e siècle avant J.Ch.

Est-il permis puisque les polissoirs sont impliqués dans ces dires, puisque par ailleurs sur les sites néolithiques syro-paléstiens le culte des têtes coupées est concomitant de celui de la Déesse-Mère, par exemple, à Catal-Huyuk, est-il juste de considérer que ces légendes sont les restes d'une mythologie néolithique ? L'hypothèse est séduisante.

Mais là n'est pas exactement notre propos. Il nous a fallu souligner l'antiquité de ce thème mythique et la variété des thèmes voisins pour mieux situer l'intérêt des remarques de micro-géographie que je vais maintenant proposer.

L'élargissement thématique auquel nous a conduits notre enquête précédente nous permet de rattacher au thème de céphalophorie proprement dite des thèmes voisins que nous appellerons "la visite d'un personnage mythique masculin à un personnage mythique féminin".

Énonçons rapidement la liste des cas choisis. Ils ont été choisis pour la variété de leur situation à travers la France et pour la diversité des motifs prétendus de la visite.

1° St. Domic, non loin d'Amiens, visite régulièrement sa pupille spirituelle, Ste Ulphe.

2° Le Géant Hok Bras meurt auprès de sa chère Marraine des Monts d'Arrée.

3° St. Lucien porte sa tête sanglante à N.D. du Thil.

4° Gargantua, en aval de Tours, passe de la Motte St. Cyr à St. Genouph; pour aller y voir les filles.

5° Ste Madeleine à Massiac jette un pont aérien pour rencontrer St. Victor au dessus de l'Allagnon.

6° St. Mitre, à Aix en Provence, porte sa tête du prétoire romain à N.D. de la Seds.

7° Ste Germaine à Bar sur Aube traverse l'Aube pour rendre visite à St. Maur.

8° St. Fargeau, à Besançon, porte sa tête des environs de la Cathédrale jusqu'à la grotte de St. Ferjeux.

Voici ce que conte chacune des traditions dont nous n'avons pas encore parlé.

La légende de Ste Ulphe se lit dans un manuscrit de la bibliothèque municipale d'Amiens (n° 103) publié par A. Janvier en 1863. Ulphe, née sur les confins de la Picardie et du Soissonnais au début du VIII^e siècle dut simuler la folie et s'enlaidir pour décourager les prétendants. Elle s'enfuit enfin et ne s'arrêta que sur le territoire de Cottenchy, dans la Somme, près d'une source, dans une région d'étangs. Près de la source elle s'endormit bientôt. Or non loin de là vivait un saint homme : Domic, qui tous les jours allait faire ses dévotions à St. Acheul d'Amiens. Son chemin passait à une portée d'arc de l'endroit où reposait Ulphe. Elle vit le saint homme descendre de la colline, eut confiance en lui et l'accompagna à l'église. Là l'évêque, inspiré par Dieu bénit et consacra la jeune fille dans l'état virginal et lui fit édifier une maisonnette près de la fontaine où Domic l'avait rencontrée. Depuis cet épisode, tous les jours, Domic en venant de son ermitage fut accompagné par Ulphe à Amiens. Puis Domic mourut et plus tard Ulphe ; ils avaient souhaité d'être enterrés chacun dans son ermitage afin que leurs dépouilles restent à la même distance l'une de l'autre qu'ils avaient été pendant leur vie, jusqu'au jour où leurs cendres seraient transférées à Amiens et à jamais réunies.

L'épisode du géant Hok Bras est tout autre, nous le savons, parce que il est profane et fabuleux. J'ai dit, tout à l'heure, son malaise final, sa tentative en descendant de St. Michel de Braspart pour trouver aide auprès de sa marraine, malgré l'obstacle du marais, sa chute et sa mort, sa tête ayant porté sur le Roc Trévèzel.

Nous savons aussi l'essentiel de la légende dorée de St. Lucien descendant la côte de Montmille, après avoir été décapité, son passage sur l'eau de la rivière, grâce au linge tendu d'une lavandière et la fin de sa marche en un lieu qu'il avait choisi ainsi pour sa sépulture, sous la protection de N.D. du Thil.

Concernant la traversée de la Loire par Gargantua, selon une tradition populaire toute locale, en aval de Tours, il y a peu à dire. L'informateur, un paysan du cru, se bornait à conter que Gargantua ayant fait la Motte de St. Cyr avec la boue de ses sabots traversa la Loire sur une bourrée d'épines, pour aller voir les filles de St. Genouph.

Beaucoup plus loin, à Massiac dans le Cantal, Gargantua aussi fit un remarquable passage au-dessus des gorges de l'Allagnon, joignant d'une enjambée le rocher de St. Victor et celui de Ste Madeleine. L'intérêt de cette tradition est qu'elle se double d'une autre toute chrétienne selon laquelle Ste Madeleine de son ermitage au haut du rocher lança son chapelet à travers l'espace jusqu'au rocher de St. Victor pour former un pont aérien à la faveur duquel les deux pieux voisins pouvaient se rencontrer.

Evoquons encore, à Aix en Provence, le martyr St. Mitre, esclave du gouverneur romain, qui fut décapité au Palais ou Prétoire et porta sa tête jusqu'à l'église de N.D. de la Seds, aux portes de la ville.

A Bar-sur-Aube, dans l'Aube, d'après l'abbé J. Durand (Guide de l'Aube mystérieuse), Ste Germaine qui a là-bas sa colline et sa source et qui fut une céphalophore, rendait visite à St. Maur sur la côte de Pontot, parcourant les six kilomètres qui les séparaient et traversant la rivière de l'Aube dont les eaux s'écartaient devant elle, même par les plus grandes crues d'hiver.

Enfin à Besançon, d'après P. A. Pidoux (vie des saints de Franche Comté) St. Ferréol et St. Frejeux (il s'agit peut-être du même personnage indiqué une première fois par la forme savante, une seconde par la forme populaire de son nom) furent torturés et décapités sur ordre du gouverneur romain Claude (?) ou d'un certain Aurélien vers l'an 180. On raconta, plus tard, du moins par écrit, qu'ils prirent leur tête et la portèrent à une lieue de Besançon dans une grotte solitaire, à St. Ferjeux. Longtemps la place de cette grotte fut perdue par suite des troubles des invasions et des guerres et du retour du paganisme. Puis en 370, un tribun militaire qui poursuivait à la chasse un renard, le vit disparaître soudain dans un trou ; il examina de près l'excavation, découvrit une caverne embarrassée de broussailles, y pénétra et se trouva en présence des saintes sépultures. St. Aman ou Agnan, alors évêque de Besançon, releva les reliques et fit construire une église au dessus de la grotte : c'est l'actuel St. Ferjeux.

Je veux d'abord préciser que ces 8 exemples ont été choisis à peu près au hasard et non pas parce qu'ils sont favorables à ma démonstration. Qui voudra lire les articles du Bulletin de la Société de Mythologie sur la céphalophorie verra que je n'ai fait ici qu'un échantillonnage et que les constantes que je vais éclairer maintenant se retrouvent dans des douzaines d'autres cas.

Je veux d'abord montrer que ces 8 cas sont beaucoup plus voisins les uns des autres qu'il ne paraît d'abord.

On notera par exemple que St. Donice descend d'une colline pour aller vers la fontaine de Ste Ulphe ; que St. Donice mourra le premier et que sa réunion, son refuge auprès de Ste Ulphe étaient formulés dans ses derniers vœux et seront finalement accomplis.

Nous avons vu, malgré les divergences qui séparent une tradition chrétienne d'une fable profane, les ressemblances qui unissent le martyr de St. Lucien et la mort de Hok Bras.

Voyons donc ce qu'il en est de l'aventure de Gargantua à Tours. Outre que Gargantua descend bien d'une hauteur, la motte St. Cyr, pour traverser la Loire, notons que le saint patron du territoire qu'illustre cette motte au bord du fleuve est justement un céphalophore. Quant au point d'arrivée de la promenade de Gargantua, il est assez clair dans sa gaillardise. Le bon géant, un tantinet égrillard, allait voir ce jour-là les filles de St. Gengouph. Encore faudrait-il rappeler en quoi ce St. Genouph s'illustre. Il y a bien des chances, tant au point de vue philologie que hagiographie, que ce Genouph de l'Indre soit le même que le Gengoulph ou Gengous de la Somme et de l'Aisne et de la Bourgogne : le patron des

maris trompés, l'époux malheureux d'une femme un peu trop accueillante ; en sorte que le pays de St. Genouph a peut-être été illustré dans les temps anciens par la Dame Païenne qui le hantait et qu'on y aurait installé St. Gengouph pour exorciser ce patronage peu édifiant.

Qu'en est-il maintenant à Massiac ? Bien sûr on n'oubliera pas que Ste Madeleine est une pécheresse repentie, mais on apprendra avec intérêt que St. Victor lui aussi est un céphalophore. D'après Gelpke : Traditions et légendes chrétiennes de la Suisse, p.65-66, St. Ours, St. Victor et leurs 66 compagnons décapités sur un pont ont repris dans les flots de l'Aar leur tête tranchée et l'ont rapportée sur la rive. Et comme pour marquer que les conteurs de Massiac pensaient bien au céphalophore en imaginant la pont que Ste Madeleine offre à son voisin d'en face, ils ont répété que le pont était un chapelet : c'est à dire un petit chapeau, ce quelque chose qui enveloppe la tête et fait songer aussi bien au linge de la lavandière de St. Lucien qu'à l'étoffe que tend une pieuse femme pour recevoir le chef de St. Maurin sur le chapiteau de l'église qui lui fut consacrée.

Notons maintenant le cas de St. Mitre. Le dernier trait du linge de tête ou chapelet nous permet de remarquer ici que vraisemblablement ce saint ne tient pas, comme on a voulu le croire, son nom du dieu Mithra, avec lequel il n'a d'ailleurs guère de traits communs, mais plus vraisemblablement du mot grec "mitra" qui signifie un bandeau de tête, un turban, un diadème. Les cités de Provence ont assez longtemps connu la langue grecque pour que le mot n'y ait pas été incompris. Donc le saint descend des hauteurs du prétoire ; mais pour aboutir à N.D. de la Seds, il faut qu'il traverse très exactement les thermes gallo-romains, effectuant lui aussi le passage de l'eau, comme les autres personnages dont nous avons parlé.

La légende de Ste Germaine peut d'abord surprendre, puisqu'ici c'est la Sainte qui est céphalophore. Mais nous avons montré à propos de St. Just et de St. Lucien que la céphalophorie est d'abord masculine et que des êtres féminins ne sont céphalophores que dans la mesure où ils portent la tête masculine que le héros décapité leur a confiée. A Bar-sur-Aube, nous sommes d'autant plus portés à croire que ce n'est pas Ste Germaine qui est céphalophore que St. Maur est traditionnellement le saint qui marche sur les eaux ; c'est lui en réalité qui devait passer l'Aube pour se rendre vers Ste Germaine, de la même façon que St. Lucien marchait sur les eaux.

Quant à la légende de St. Ferjeux, on voit bien le saint descendre du flanc de la "citadelle" et traverser les eaux du Doubs pour se rendre au site de St. Ferjeux ; mais il semble qu'aucune Dame n'y accueille le céphalophore. Pourtant le fait que la grotte soit la demeure d'un renard nous réserve deux surprises : on n'oubliera pas que au IVe siècle le mot renard n'existe pas et qu'il faut lire : "vulpes", et que ce mot latin est féminin ; en outre ce mot est vraisemblablement de la même famille que le germanique wulfs qui pourrait être à l'origine à la fois de notre Ste Ulphe déjà citée et de St. Gengoulph, St. Genouph, dont l'épouse aurait été une Wulf : une louve, une chienne, une impudique. Je suis fort contrarié de mettre la virginale Ulphe en pareille compagnie, mais l'étymologie

m'y incite fortement.

Maintenant que nous avons vérifié que ces 8 traditions ont sans doute un substrat schématique commun, examinons les sites où elles s'inscrivent.

Disons tout de suite que la démarche de nos personnages masculins vers les personnages féminins n'a pas une orientation commune ni une longueur commune.

St. Domic, pour rejoindre Ste Ulphe, va de l'E-SE vers l'W-NW et la distance est d'environ 1,400 km. en ligne droite.

Le Géant Hok Bras tombe vers le N-NE et de St. Michel de Bras part au roc Trévezel il y a 6,250 km. à vol d'oiseau.

St. Lucien portant sa tête va du NW au SE et 4,100 km. séparent Montmille de N.D. du Thil.

A Tours, 4 km séparent la Motte de St. Cyr du village de St. Genouph et l'on vient de l'E-NE vers l'W-SW.

A Massiac, St. Victor n'a que 1,200 km. à parcourir dans l'air pour rejoindre Ste Madeleine et il va du SW au NE.

A Aix en Provence, 900 m. seulement séparent le Prétoire gallo-romain de l'église de N.D. de la Seds, et St. Mitre allait de l'E-NE à l'W-SW.

A Bar-sur-Aube, 6 km. séparent la colline de Ste Germaine de celle de St. Maur ; se dirigeant de St. Maur à Ste Germaine on va d'Est en Ouest.

Enfin à Besançon, un peu plus de 3 km. de déambulation ont été nécessaires à St. Ferjeux se dirigeant pareillement de l'E. vers l'W.

Ainsi la marche va du simple au septuple et il est évident qu'aucune considération de distance ne semble avoir fixé le trajet mythique ; tout au plus pourrait-on dire que le trajet demeure dans les limites de ce que le regard d'un être humain peut embrasser si St. Just ne faisait porter sa tête du nord de l'Oise jusqu'à Auxerre.

Quant à l'orientation elle est aussi très variable. Peut-être cependant et provisoirement, en attendant d'avoir confronté un nombre plus concluant de cas, nous pouvons remarquer que le personnage masculin ne vient jamais du quart N-NW à NE, ou encore que le personnage féminin se trouve toujours, en admettant qu'il regarde venir le personnage masculin, face à un soleil de la journée. Les filles de St. Genouph, Ste Germaine et la renarde de Besançon sont éclairées par le soleil levant : Ste Ulphe voit, en regardant St. Domic, le soleil des 9h. du matin. La Marraine de Hok Bras reçoit celui des deux heures de l'après midi ; Ste Madeleine à Massiac celui des 15 hs. et N.D. du Thil près de Beauvais le soleil couchant.

Cette remarque est peu solide. En effet, dans le cadran des orientations que nous proposons plus loin et dans lequel nous avons inclus les cas de St. Denis à Paris, St. Génitour à Le Blanc, St. Aphrodise à Béziers, St. Fuscien dans la Somme et St. Didier à Langres, nous voyons que si le quart NE-N-NW est presque vide, St. Fuscien est pourtant l'exception remarquable qui empêche de formuler une règle catégorique.

Examinons maintenant le site d'où le personnage masculin prend son départ.

St. Domice vient de la montagne St. Domice qui domine de 69 m. les marais de Fouencamps où se trouve l'ermitage de Ste Ulphe.

Hok Bras tombe du Mont Saint Michel de Braspart qui est à 130 m. au dessus du marais de Yeun Elez, et même si sa tête va cogner à Roc Trévezel, elle est encore 53 m. plus bas que le point de départ ; quant à la marraine de Hok Bras, on nous a dit qu'elle hante les bords du marais, elle est donc très en contre-bas du point de départ de Hok Bras.

Le point de départ de St. Lucien est à 30 m. au dessus des prairies et de la rivière ; N.D. du Thil n'est qu'à 18 ou 20 m. au dessus de ce niveau.

& Tours, la Motte de St. Cyr est à 30 m. au dessus de la berge de la Loire, loin à l'W, de l'autre côté St. Genouph est à peine à 2 ou 3 m. au dessus de ce niveau.

A Massiac le rocher de St. Victor est à la cote 735 et celui de Ste Madeleine à la cote 708, notons que la cote du niveau de l'Allagnon est à 523 m.

A Aix en Provence le prétoire romain, actuellement église St. Sauveur, est à la cote 205, tandis que la chapelle de N.D. de la Seds est à la cote 181.

A Bar-sur-Aube, le site de St. Maur où se trouvait un ermitage avant la révolution est à la cote 239. En revanche la chapelle Ste Germaine est à la cote 310. Mais la fontaine Ste Germaine doit se situer plus bas, mais peut-être point au dessous de la cote 250.

A Besançon enfin, le lieu du martyre de St. Ferjeux se situe à peu près à la cote 280, tandis que la Basilique St. Ferjeux est à la cote 270.

Deux constatations se déduisent de ces remarques. D'abord le site du personnage masculin, promontoire, colline, côte ou motte, est presque toujours plus élevé que celui du personnage féminin. Si nous examinons ces sites à la lumière des remarques d'orientation, nous pouvons dire que pour un spectateur placé entre les deux sites, le siège de la divinité féminine est presque toujours chauffé par le soleil, tandis que le site masculin apparaît à contre jour. Ce contre-jour peut donner de la hauteur et de l'importance à cette éminence. Les spectateurs de jadis étaient sans doute plus que nous attentifs et sensibles à ces effets naturels.

Examinons maintenant plus minutieusement ce qu'on peut appeler le siège de la divinité féminine.

La chapelle et la fontaine de Ste Ulphe, au bord d'un vaste marais, s'adosse à une côte de 20 m. de haut, ensoleillée jusqu'au milieu de l'après midi, au débouché d'un étroit vallon qui s'enfonce de deux km. dans le plateau. En outre derrière la chapelle, au nord s'ouvre une sorte de souterrain auquel s'attache une légende de trésor.

En Bretagne, tout le côté nord de l'étang par dessus lequel Hok Bras tenta malencontreusement de passer, s'étale au pied d'une barrière de "montagnes" exposées au plein sud et entre lesquelles s'en-

foncent deux petites rivières, ce sont les lieux que hantait la marraine du géant.

A Beauvais, N.D. du Thil se niche dans la courbe creuse d'un plateau, à l'endroit où s'enfonce la vallée pittoresque de la Liouvette, petit affluent du Thérain ; au pied de N.D. du Thil s'étend un plan fort marécageux.

A une lieue de Tours, St. Genouph, dans une courbe entre la Loire et le Cher, n'est sans doute pas adossé à un coteau, mais sa platitude même en un terrain fort bas doit en faire un lieu particulièrement chaud et humide.

A Massiac, la chapelle de Ste Madeleine est sans doute au sommet d'un promontoire du plateau de Chalet, non pas face à l'ouest, comme tout le rebord du plateau, mais en plein sud à l'endroit où une combe étroite et profonde coupe le plateau du Suc de Lafitte. Ajoutons en outre que le lieu sacré fut d'abord une grotte dans une faille du promontoire, grotte exposée en plein sud, non loin d'une source bleue de Ste Madeleine. De la grotte, se contemple, 180 m. plus bas, 2,500 km. du cours de l'Allagnon dont les méandres sinuent jusqu'à 500 m. de largeur en cet endroit.

Quant à N.D. de la Seds, à Aix, sans doute qui vient de la cathédrale St. Sauveur ne la voit pas adossée à un coteau ensoleillé, car depuis St. Sauveur et jusque fort au delà de N.D. de la Seds, le sol descend doucement d'environ 1 m. pour 30 m. de parcours. Néanmoins le site paraît bien ensoleillé et surtout enfermé dans une courbe d'un affluent de l'Arc.

Pour qui vient de la colline de St. Maur et se dirige vers Ste Germaine après avoir traversé l'Aube à Belroy, la colline de la Ste offre aux soleils matinaux de l'été la courbe creuse de son flanc : les côtes d'Aube, au pied desquelles la rivière serpente et accomplit une vaste volte puisqu'en 8 km. de son cours le niveau de ses eaux ne descend que de 10 m.

Quant au site de St. Ferjeux, il est assez complexe et c'est tout juste si on peut signaler que la grotte sépulcrale était vraisemblablement adossée à un ressaut de terrain de 2 ou 3 m. L'endroit paraît truffé de carrières anciennes ou d'excavations naturelles, mais la carte de l'I.G.N. au 1/25.000 ne signale ni ruisseau, ni trou d'eau.

En bref tous les sites où demeure le personnage sacré féminin ont les caractéristiques suivantes : il s'agit d'une anfractuosité, de l'enfoncement d'un vallon, de la courbe creuse d'un coteau, exposés à un ensoleillement d'une grande partie de la journée ; au pied du site s'étale le plus souvent un plan d'eau en général calme, sinon presque immobile. En trois mots, le site féminin est creux ensoleillé et humide.

Je pense qu'il n'est pas besoin d'insister davantage pour conclure que les penseurs de ces relations d'un paysage ont défini par analogie avec les différences sexuelles de l'homme et de la femme l'attribution des sites aux personnages mythiques.

Une autre conclusion se dégage encore ; c'est que l'homme dans le chaos préalable du secteur où il s'installait a choisi, par un acte de perception anthropomorphique de privilégier les éléments

du paysage qui impliquaient des allusions à sa propre situation. L'homme a perçu humainement le site. Disons encore que la mythologie a été la première démarche géographique, c'est à dire dessinatrice de la terre, au sens premier du mot géographie.

Mais nos constatations peuvent aller plus loin dans l'analyse de cette mentalité mythologique dont le thème de la "visite" est un vestige.

La vision du paysage n'est pas seulement descriptive ; elle est narrative et dramatique et en même temps elle traduit les règles d'un certain état social. La géographie dont nous avons parlé est fonctionnelle et nous pouvons dresser un tableau de ces fonctions.

Il y a spécificité des fonctions masculines et des fonctions féminines et elles se définissent dans 4 registres que je disposerai en allant de l'organique au spirituel.

Sur le plan des fonctions biologiques il apparaît que l'être féminin accueille l'être masculin et lui survit, tandis que le masculin visite le féminin et meurt en lui.

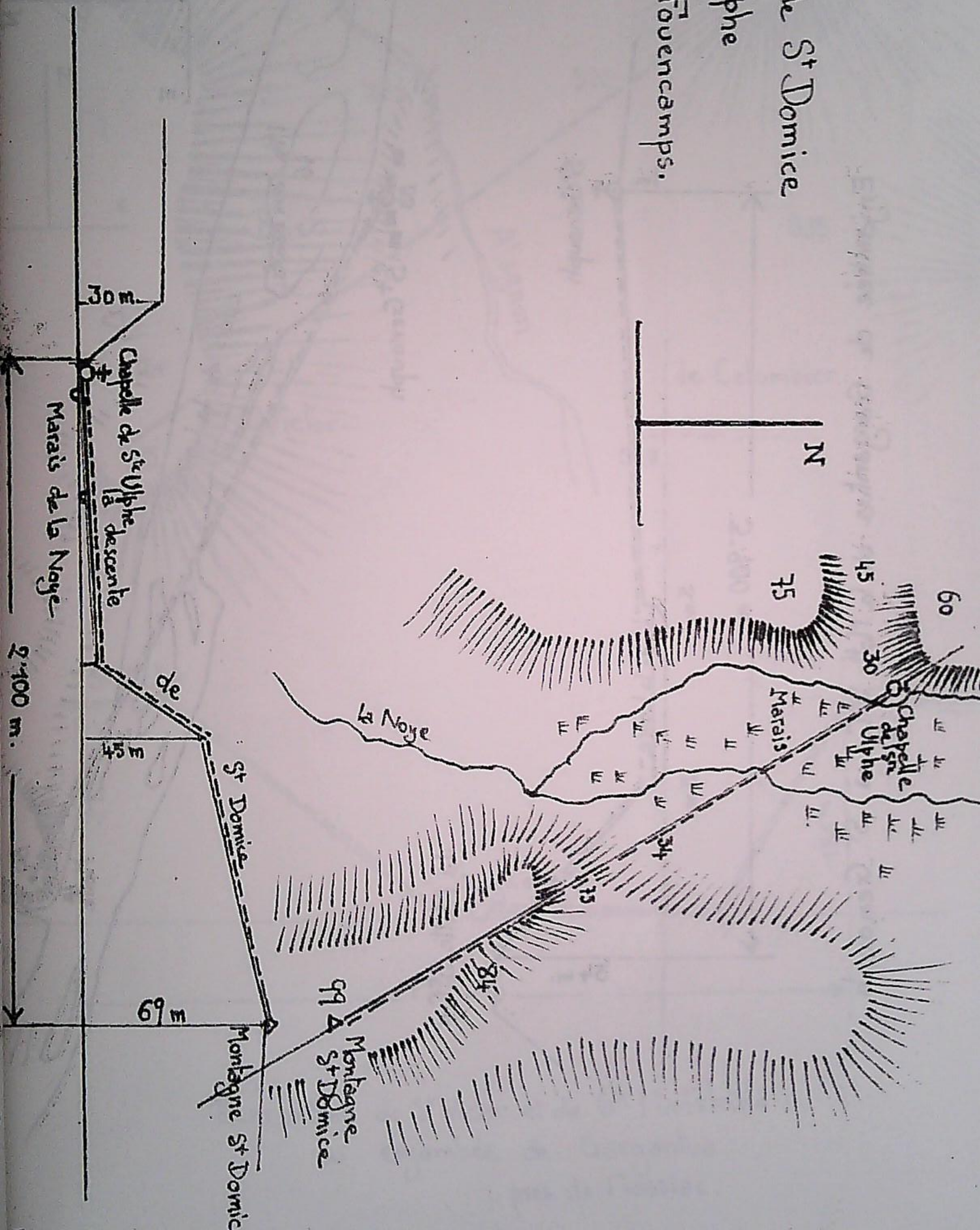
Sur le plan de l'occupation de l'espace, le féminin demeure sur place, est réellement sédentaire et central, il est la quiète vallée fertile au soleil, il est le foyer et l'ombilic. Le masculin vagabonde et circule, il parcourt l'espace jusqu'à ses limites, il s'élève sur les hauteurs, géomètre des trois dimensions, il ne s'éloigne que pour revenir s'abimer au centre des coordonnées spatiales qu'il a tracées et parcourues.

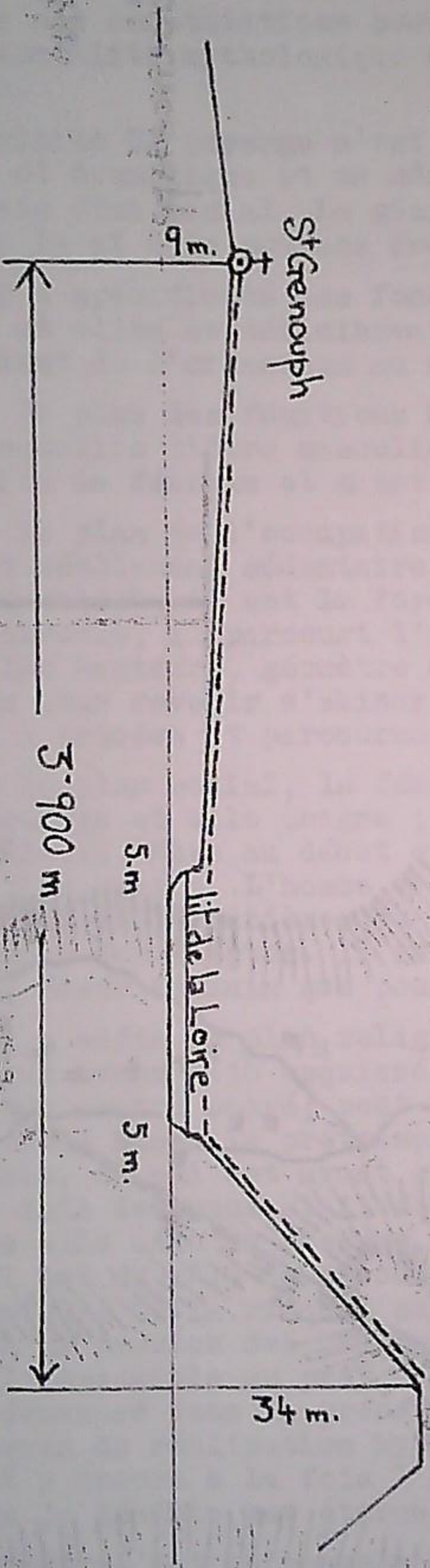
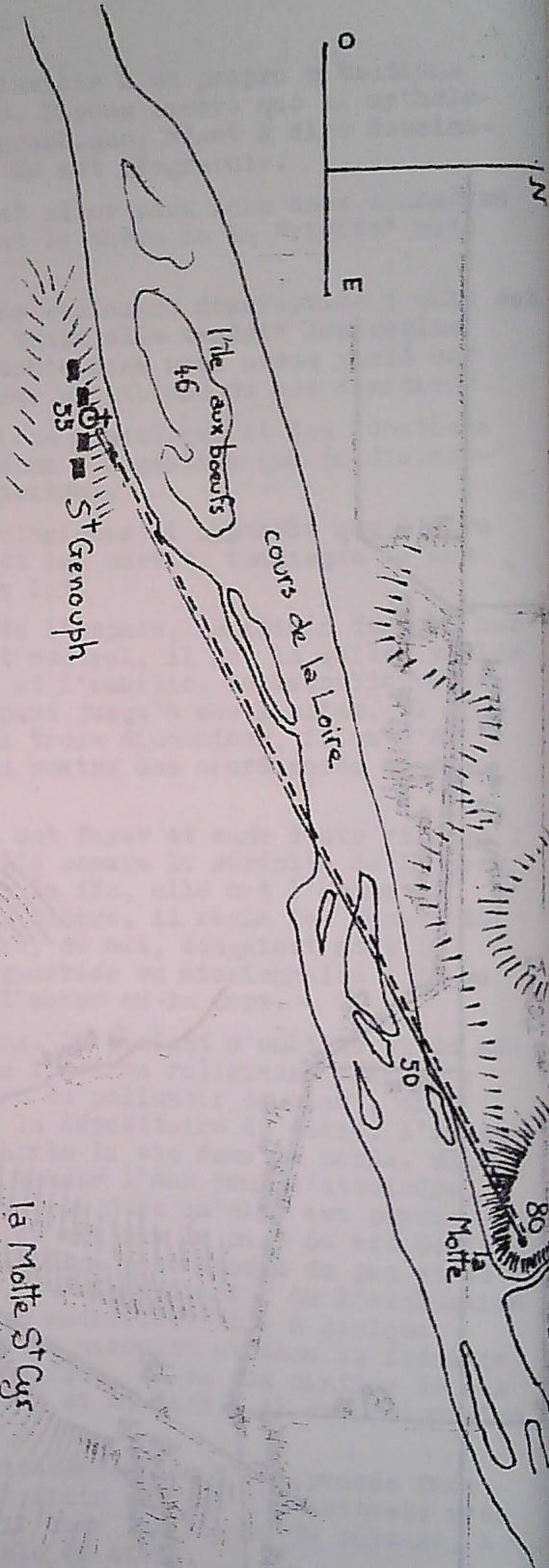
Sur le plan social, la femme est foyer et sans doute village ; elle est refuge et elle soigne ; elle assure la sérénité de la mort et la sépulture. Mère au début et à la fin, elle met l'homme au monde et l'en retire. L'homme va au dehors, il règle les choses du dehors, gagne les frontières du clan, se bat, conquiert soit le terrain, soit des adeptes. Il est guerrier ou missionnaire ; il ne revient au foyer féminin que pour l'amour ou la mort.

Il y a enfin un plan religieux. En parlant d'ombilic et de sépulture nous avons déjà esquissé la fonction religieuse féminine : gardienne du centre sacré, peut être du polissoir du clan, elle est sans doute aussi la prêtresse, la dépositaire du sacré, l'image de l'au delà, ce qui est avant et après la vie dans ce monde. Elle réside au delà des eaux et il faut passer l'eau pour l'atteindre, d'ailleurs elle aide ce passage, peut-on dire qu'elle est psychopompe ? Il est du rôle du masculin de risquer la part de vie dont il est porteur, de la risquer au maximum, avec esprit de jeu et de défi. Il a la passion des hauteurs, du dépassement, de l'exaltation. Il essaie l'impossible au prix de son sacrifice. Il y a quelque chose de démesuré dans la précarité du masculin et dans la frénésie de son besoin de réalisation hyperbolique. Il va aux confins de ses limites et y trouve à la fois l'amour et la mort ; il est temporaire, tandis que le féminin est éternel.

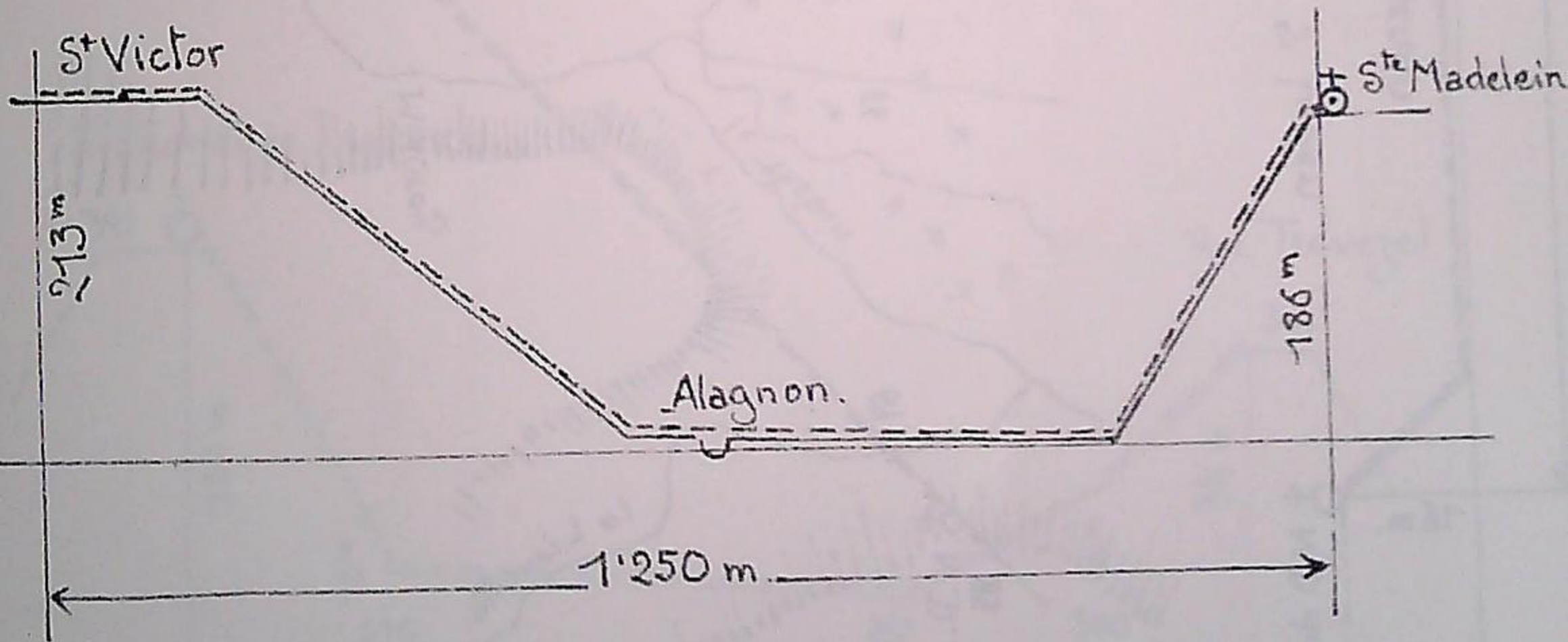
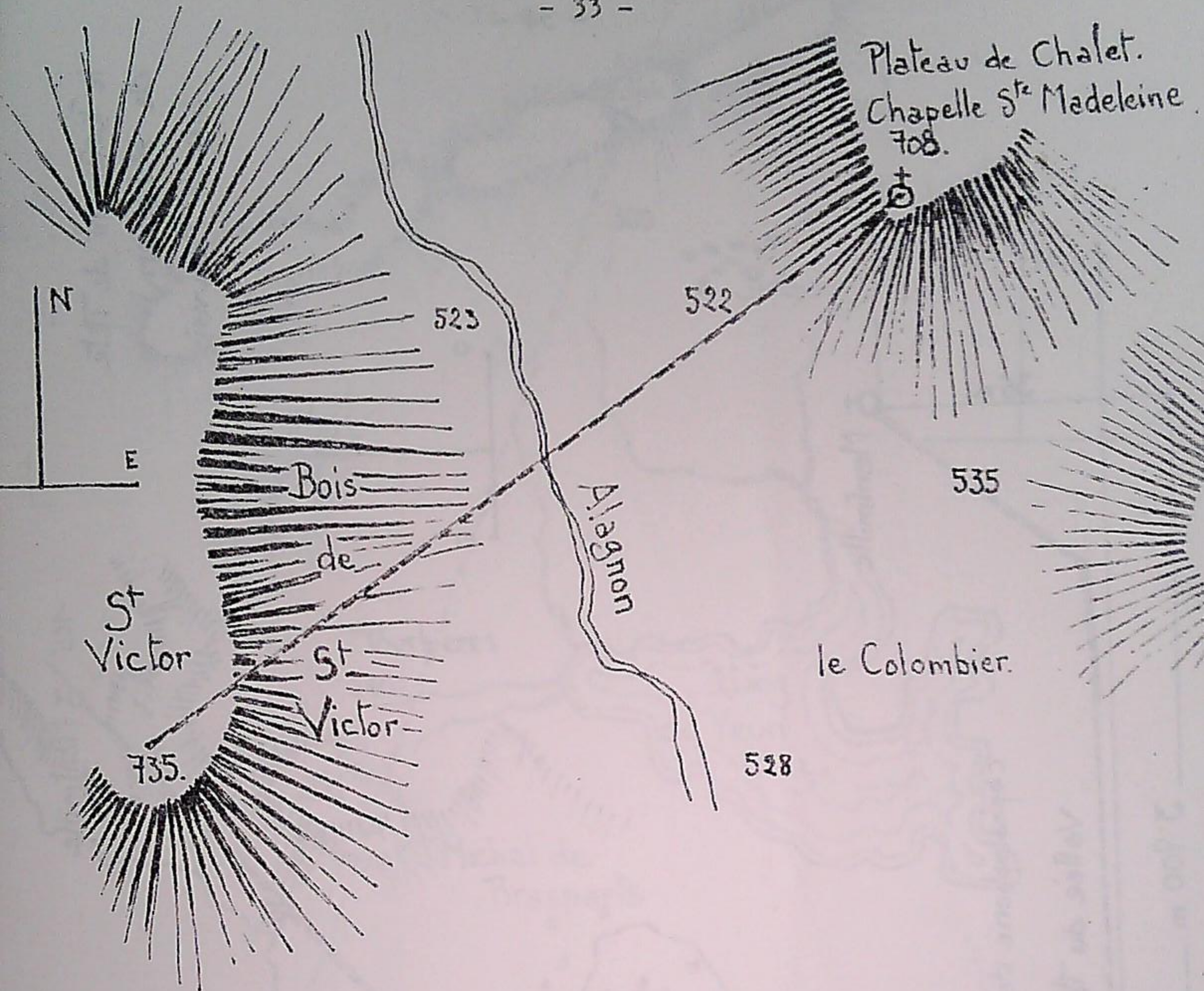
Je mettrai ici un terme à cette évocation d'une pensée fort ancienne, ne tenant à insister pour finir que sur l'étroitesse avec laquelle le thème mystique s'inscrit dans les lignes du paysage, à une époque où la nature fut le temple du divin.

Visite de St Domice à Ste Ulphe près de Fouencamps.



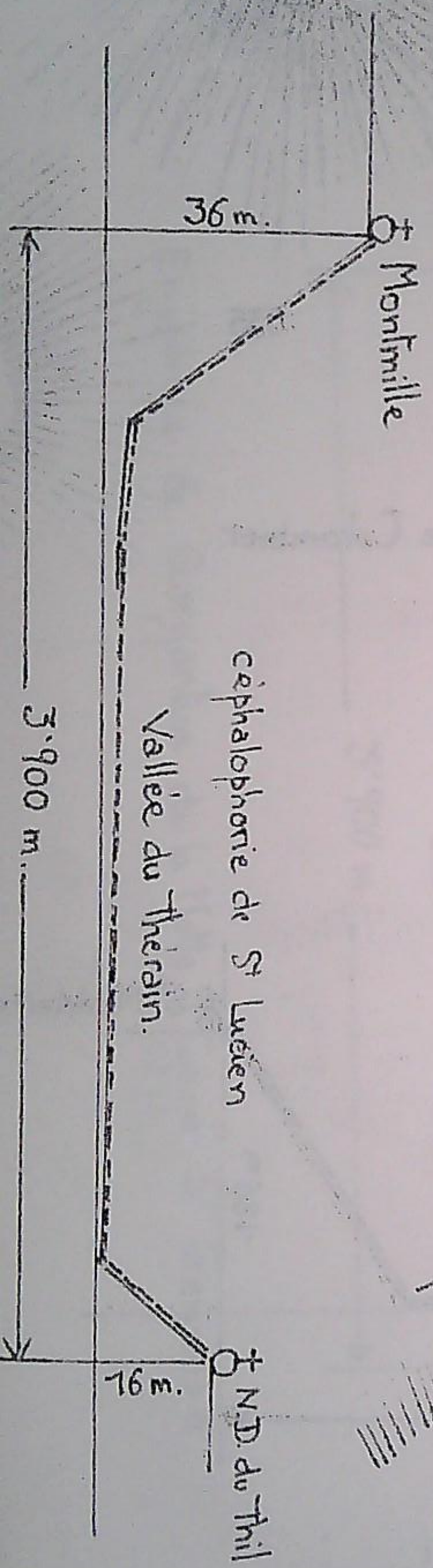
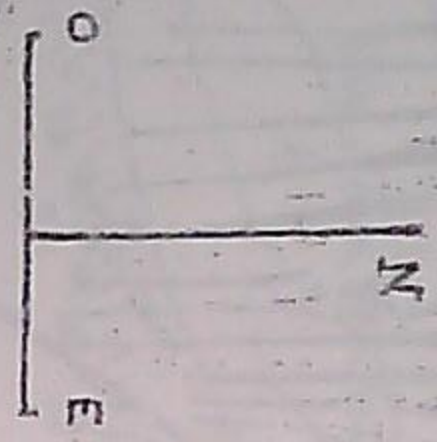


Enjambée de Gargantua de la Motte St Cys à St Genouph.

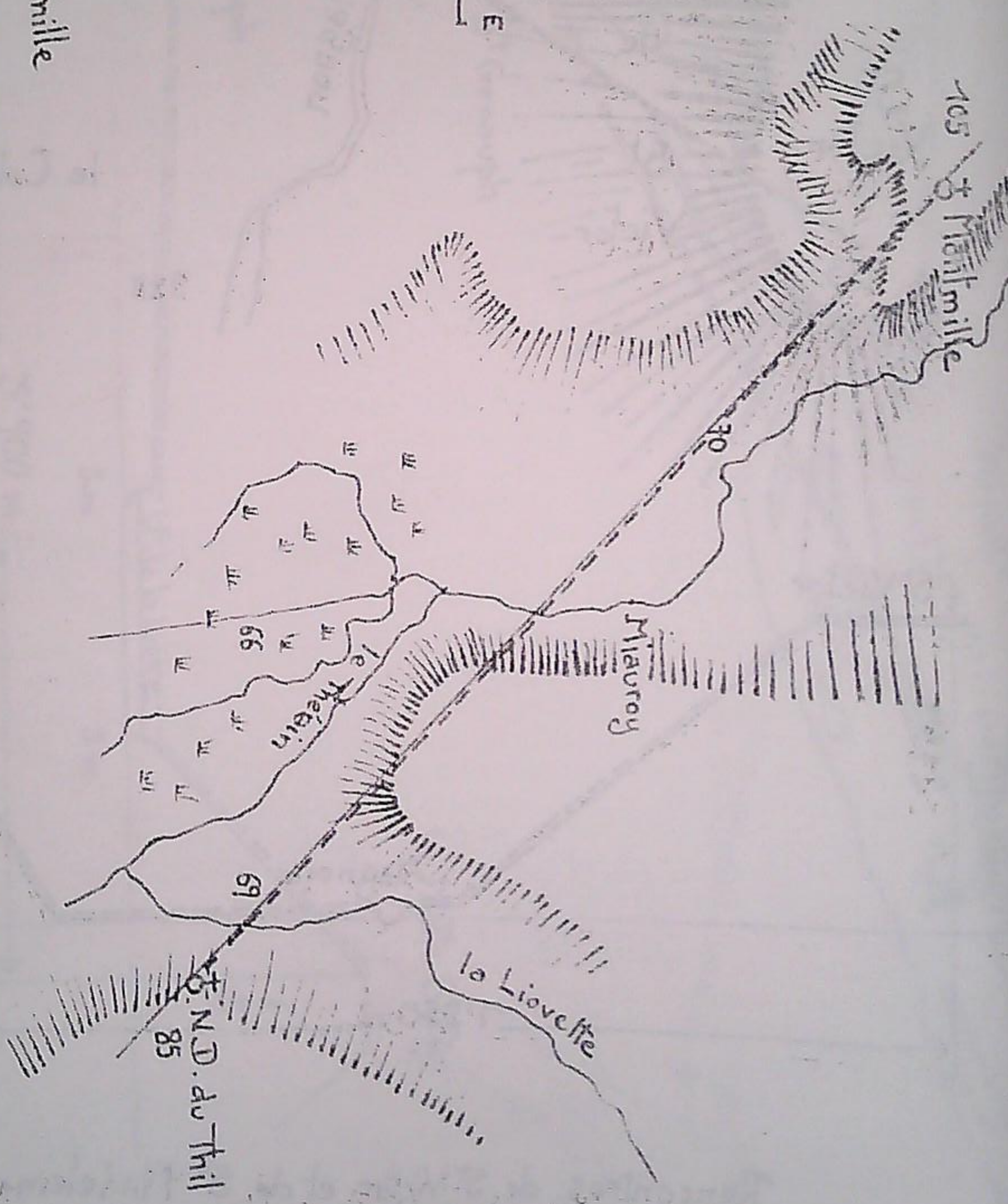


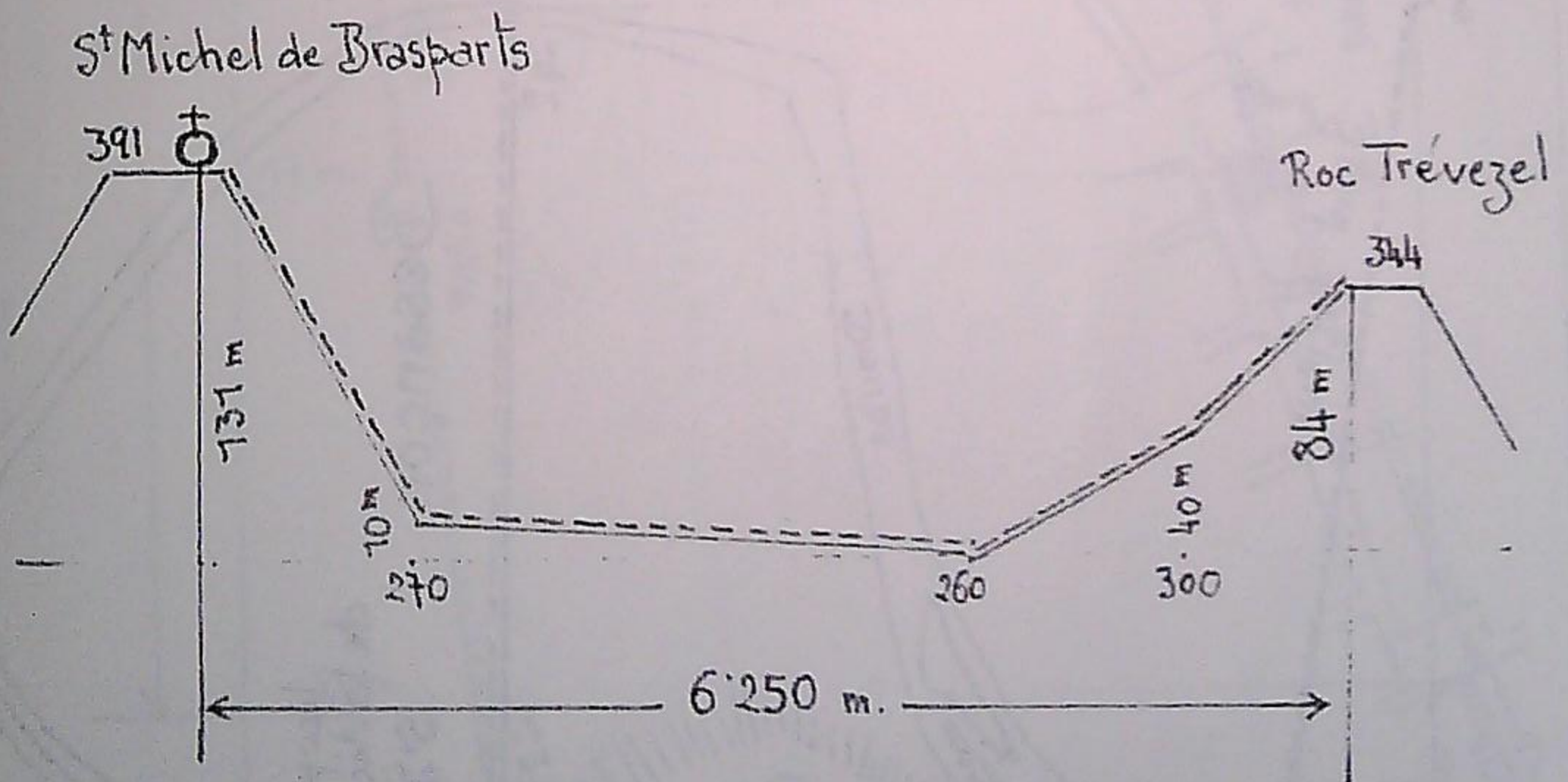
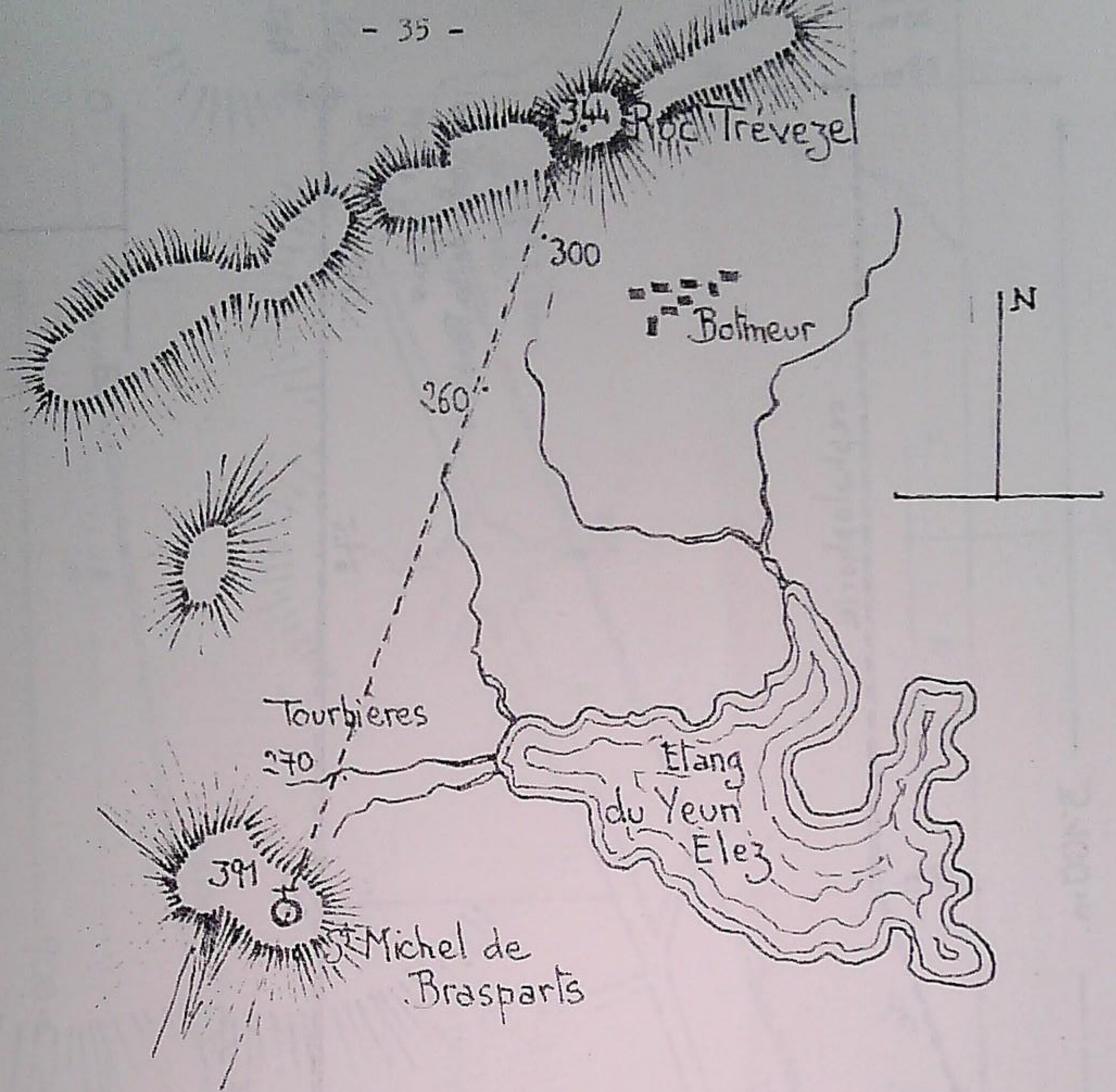
Rencontres de St Victor et de St Madeleine
ou enjambée de Gargantua.
près de Massiac.

le Fortement de Tête
de St Lucien
près de Beauvais

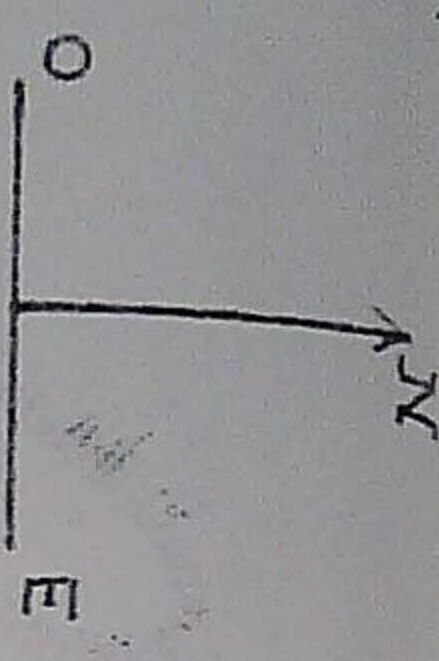


Céphalophorie de St Lucien
Vallée du Thérain.





la chute de Hok Bras cherchant refuge auprès de sa marraine Botmeur. Finistère.



Basilique
de St Ferjeux
ou grotte de la Renarde

270

272

270

242

275

310

32 m.

28 m.

28 m.

33 m.

68 m.

3100 m.

Céphalophorie

Saint Ferjeux

Doubs.

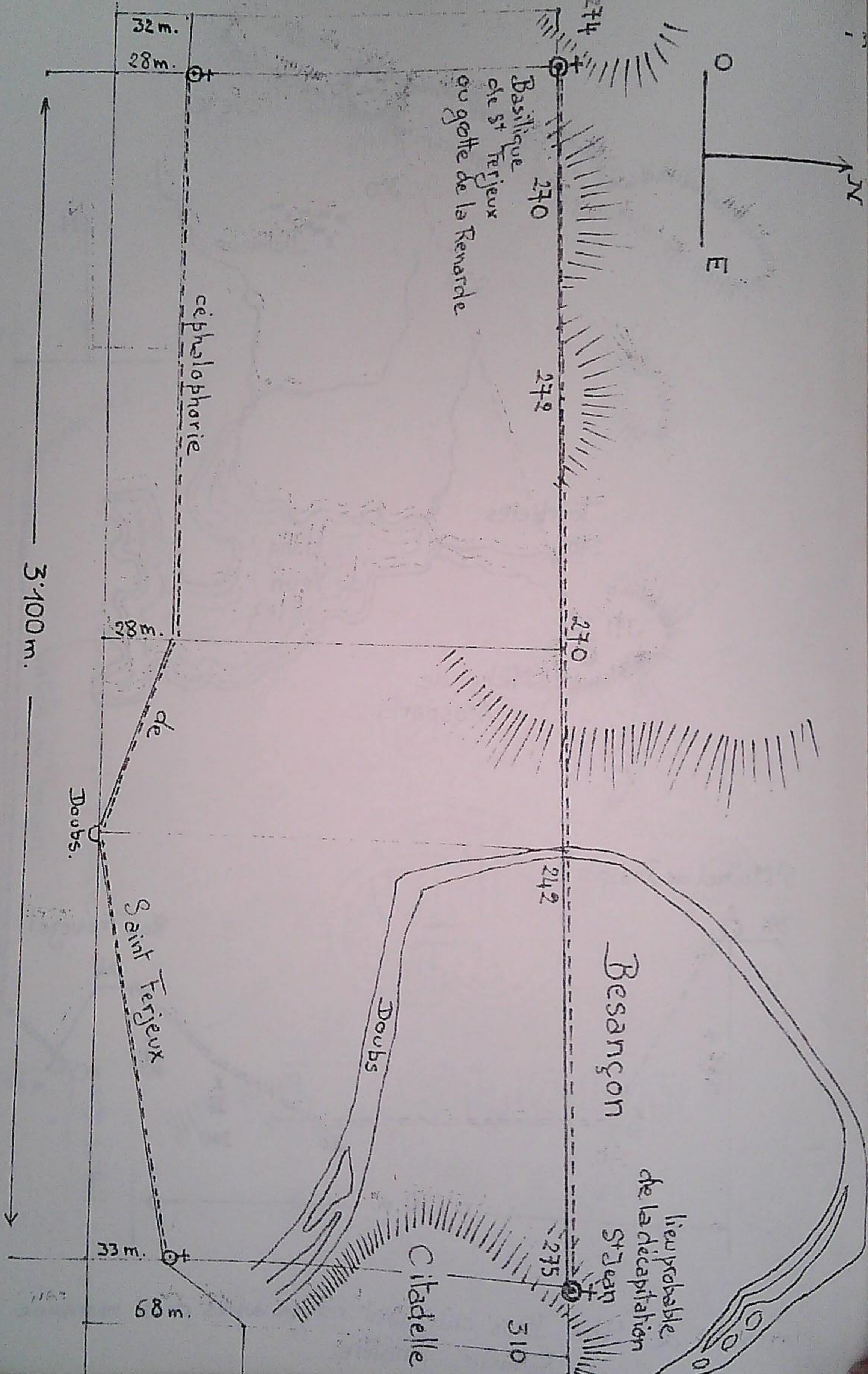
Doubs

Besançon

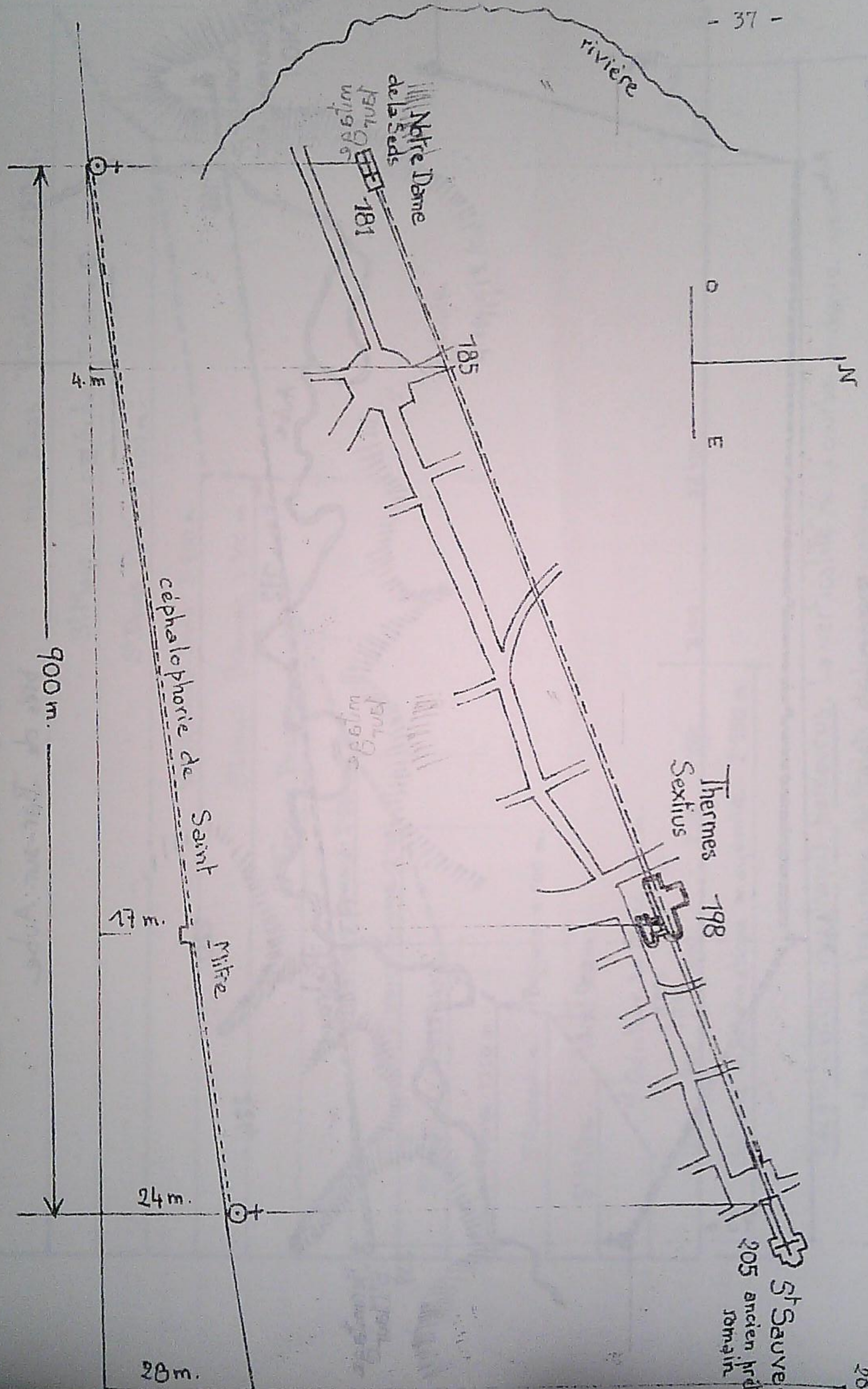
Citadelle

lieu probable
de la décapitation
St Jean

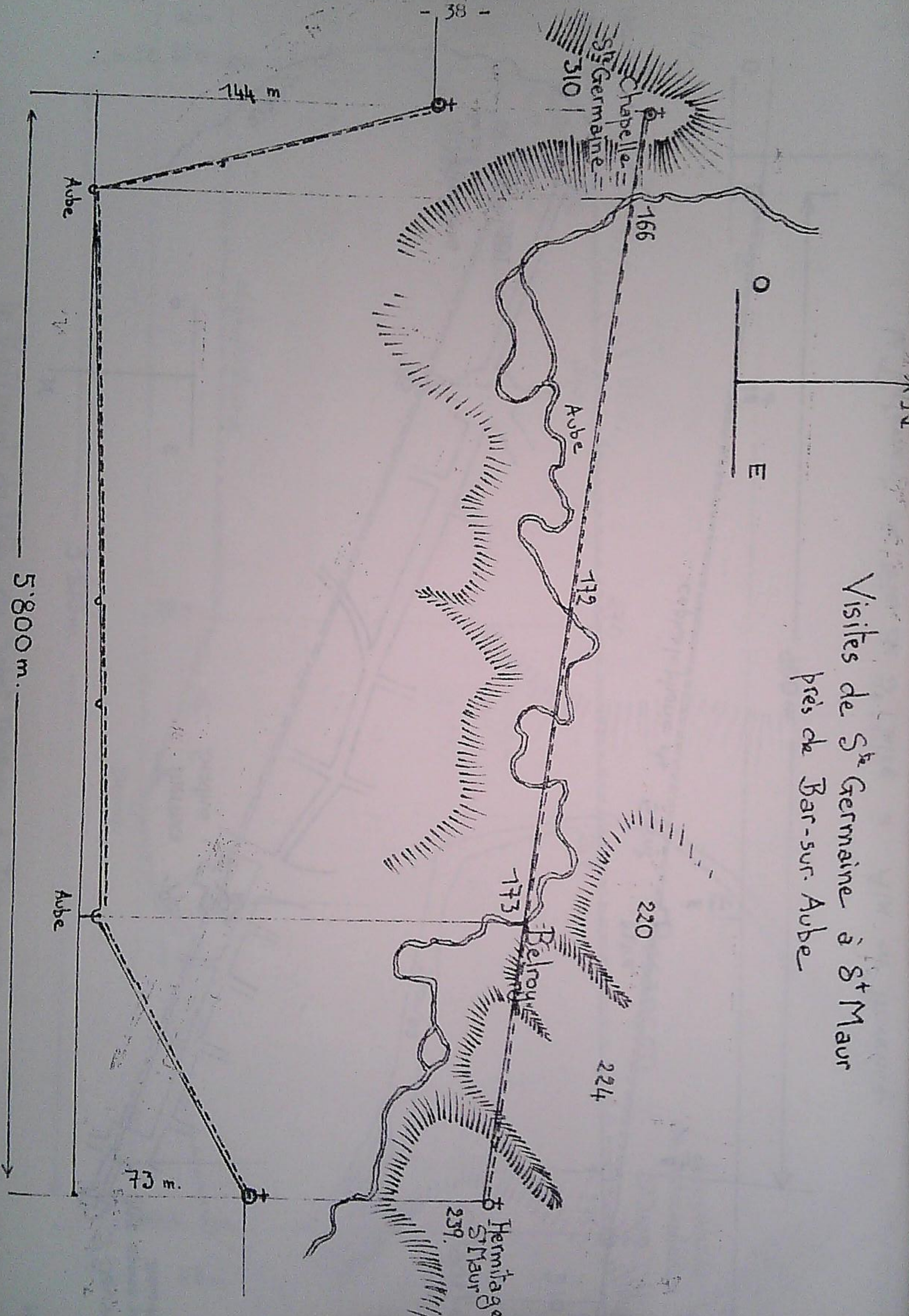
le Portement de tête de Saint Ferjeux à Besançon



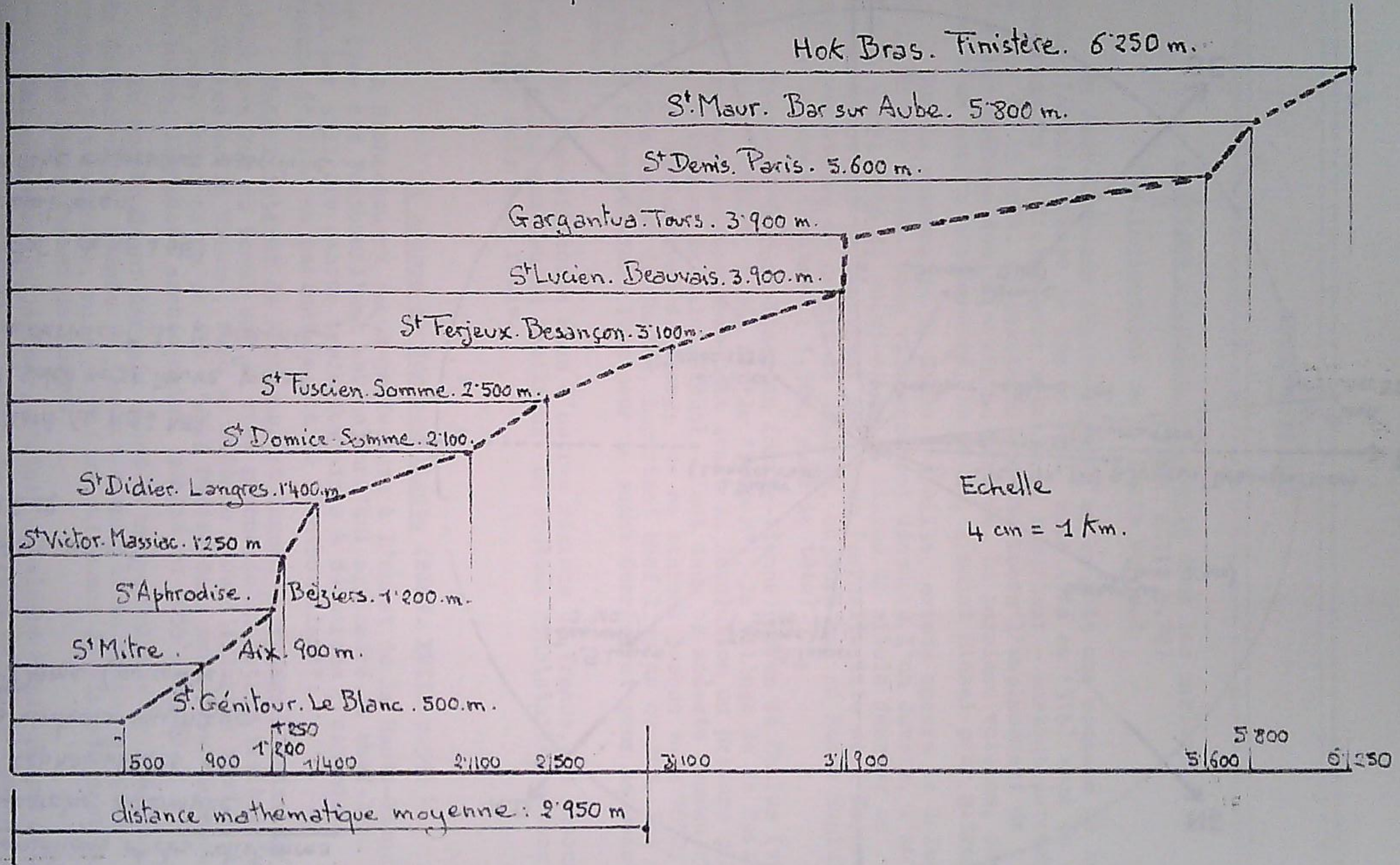
le Portement de tête de St Mitre à Aix en Provence



Visites de S^{te} Germaine à S^t Maur
près de Bar-sur-Aube



Trois distances plus fréquentes : autour de
 1 200 m.
 3 900 m.
 5 700 m.



Récapitulation des trajets parcourus. La verticalité de la courbe indique une plus grande fréquence de trajets de longueur voisine.

Tableau comparatif

des orientations et des distances

de la démarche accomplie

par des céphalophores ou

d'autres visiteurs mythiques

vers la Dame (au centre)

les distances varient

de 1 à 12

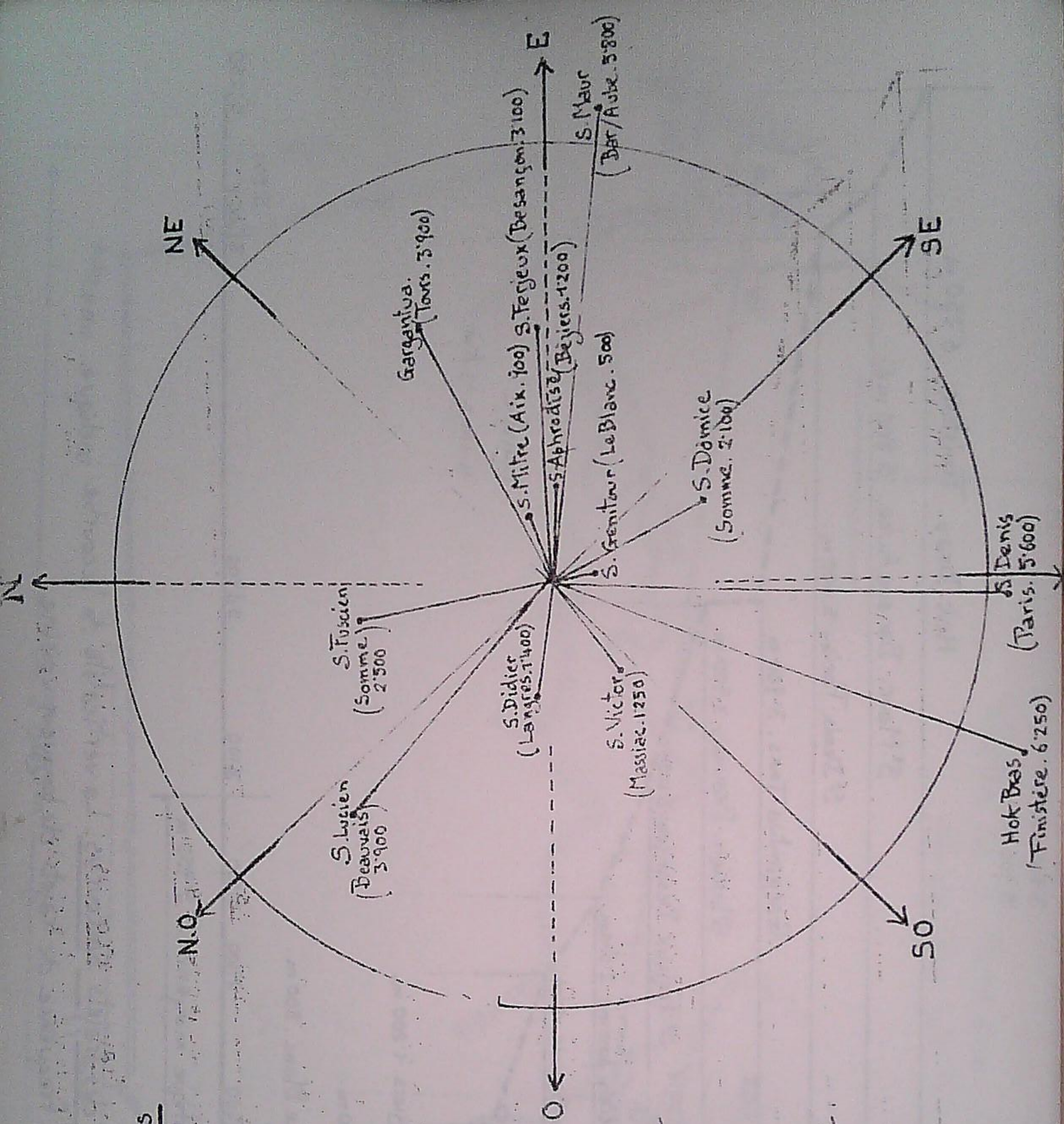
le quart Nord (de NO à NE)
celui où le soleil ne se trouve jamais
est presque déficient de la présence

masculine -

le quart Est (de NE à SE)

celui du soleil levant

est le plus riche en présence masculine.



NOTES DIVERSES

A propos d'Apollon et Abelio dans les parlers d'oc
(BSMF. XCIII p.92)

Ces indications de M. Louis Bonnaud.

En Haut-Limousin (Haute-Vienne) on connaît une commune de la Roche l'Abeille (Rupe de Ape en 1264, Rupe Apis en 1515) sous le patronage de la Vierge avec pèlerinage important - surtout autrefois - le jour du 15 août. Au dessus du modeste bourg l'emplacement de l'ancien château domine toute la contrée. La paroisse voisine, chef-lieu d'un ancien archiprêtré, La Meyez, a saint Michel pour patron.

Sur la commune de la Roche l'Abeille, existe encore le dolmen de la Pierre Levée. Deux villages sont dénommés l'un Juveix, l'autre Gioux. C'est près de celui-ci qu'au milieu du siècle dernier un paysan découvrit en labourant son champ (parcelle dite de l'Empereur) une statue en granit de Jupiter, aujourd'hui au Musée Municipal de Limoges (Hauteur : 1,50m, sans la tête).

Toujours en Haut-Limousin (Haute-Vienne), près de Chalus (voir Bulletin n° LXXXIX, p.56, sur le "Trésor"), le village de la Beille, situé sur une hauteur possédait avant la Révolution un prieuré placé sous le patronage de saint-Michel. C'est dans ce modeste hameau et malgré son éloignement du bourg, que se tinrent jusque vers 1830, les grandes foires de Chalus, important chef lieu de canton. Les deux grandes foires avaient lieu pour la saint Georges et pour la Saint-Michel.

En Limousin comme dans d'autres régions de France, on associait les abeilles aux deuils familiaux. La coutume consistait à mettre un crêpe noir à la ruche.

o
o

A propos de Fontbouillants (BSMF. XVIII p.55)

A Rochechouart (sous-préfecture à l'ouest de la Haute-Vienne) un lieu dit Fontbouillant est aujourd'hui aggloméré au chef-lieu qui par ailleurs compte trois fontaines à dévotions ; cependant aucune d'elles ne portent le nom de "Fontbouillant".

Mais l'intérêt de Rochechouart (aucun patronage à saint Martin) c'est son Roc du Boeuf sur la rive gauche de la petite rivière dite la Graine ou la Grenne, face au château d'où l'illustre famille tire son nom. Voici ce qu'en dit l'abbé Duléry dans son livre "Rochechouart, histoire, légendes, archéologie", publié en 1855 p.24.25.

Le Roc du Boeuf dansait quand la grosse cloche de l'église de Rochechouart, nommée le "saint", sonnait. La cloche s'étant rompue, fut refondue, mais perdit sa puissance de vibration et ne put plus faire danser la roche.

Selon une autre légende, c'était la cloche de la chapelle (Saint Jean) du château qui avait la propriété de faire danser le Roc.

Un jour de tempête le clocher s'effondra et la cloche roula dans la rivière où elle s'engloutit dans un abîme (un gour) d'où on ne put la sortir. Elle y serait encore et depuis le rocher reste inerte.

Autre légende recueillie par A. Goursaud en 1936, le Roc du Boeuf aurait été mis en place par Sainte Germaine qui eut deux doigts pris dans le rocher. Dans une niche aménagée sur le rocher, il y avait une statuette de la sainte. Le clergé organisait autrefois une procession jusqu'au rocher.

Le patron de Rochechouart est saint Julien de Brioude.

Encore à propos des Fontbouillants

Roger Drouault, Monographie du canton de St Sulpice les Feuilles. Bull. Soc. Archéol. et Hist. Limousin, tome LIV, 1904, p.489.490.

"... Dans notre pays nous les trouvons (les fées) désignées sous le nom de Martres ou Tétrabouillis. Une sorte de grotte de la commune de Cromac porte le nom de Maison aux Martres, le dolmen de Bouéry (cme de Mailhac) est aussi appelé la Pierre aux Martres ; celui des Redondes (cme de Cromac) est connu sous le nom de Pierre à la Martre.

" Les femmes qui les habitaient étaient grandes et fort laides ; elles avaient des bras immenses et des seins démesurés qu'elles rejetaient sur leurs épaules. Elles poursuivaient les laboureurs pour les faire téter en criant : Tétrabouilli ! d'où leur autre nom le plus usité dans le canton. Tout homme saisi par elles était mort. On leur attribuait la construction des dolmens :

(Roger Drouault avait recueilli ces dires de Marie-Anne Desgouges, décédée en 1901 à St Sulpice, à 67 ans. Elle les tenait de sa grand' mère qui les avait appris d'une vieille femme morte à 101 ans).

Le canton de Saint-Sulpice-les-Feuilles est le plus septentrional de la Haute-Vienne. Il faisait partie de l'ancienne Basse-Marche. Il est limitrophe de la Creuse (Marche) de l'Indre (Berry) de la Vienne (Poitou).

Eloigné de Limoges il a toujours dépendu de l'évêché de Limoges.

L. Bonnaud.

°
° °

A propos de Fontbouillants et de puits tournants.

M. J. Puissant d'Ivry sur Seine nous écrit.

Il y a un hameau de St Mards en Othe (Aube) qui se nomme "la Bouillant".

A St Martin sur Ocre, dans l'Yonne, il y a une fosse où un charretier qui jurait et blasphémait fut englouti avec son attelage.

°
° °

à propos de "bouillonnement oraculaire"

M. Le Dr Hubert Canale de St Germain en Laye nous dit :

L'association du bouillonnement avec une tête coupée et un don d'oracle oriente tout naturellement vers la tradition assez connue du sang de St Janvier. (cf. la Grande vie des Saints de Collin de Plancy. Tome XVIII p.163 sqs.) Le saint a été décapité et son "chef" déposé dans une chapelle dite du "trésor" de la cathédrale de Naples. Quand on met la tête sur l'autel du côté de l'Évangile et les fioles renfermant le sang séché du côté de l'Épître, et que les fioles sont vis à vis de la tête, le sang se liquéfie, ou dans le moment, ou tout au plus en quelques minutes. Cette liquéfaction est suivie d'une ébullition. Quand on a retiré le sang et qu'il n'est plus en présence de la tête, il redevient solide (les autres reliques du saint, des ossements, sont susceptibles du même effet).

Le peuple napolitain accorde à ce "miracle" une valeur d'oracle, annonçant que le Saint "est d'accord" ou "va agir" en faisant cesser par ex. une épidémie de peste comme en 1529, ou en rendant inoffensives certaines éruptions du Vésuve tout proche, en 1631, en 1698 et 1707. Par sa réalisation ce bouillonnement permit au Général Championnet une entrée relativement pacifique, à Naples, de l'armée républicaine dont le grand saint acceptait ainsi la présence.

°
° °

Notes sur la région d'Ebruyères

de M. Pierre André Ivart de Berck sur Mer.

La société berkoise "Les Amis du Passé" a découvert récemment à Ebruyères, hameau de Lépine (sud-ouest du Pas-de-Calais), une effigie de SUCELLOS ("Tape-Dur"), le dieu gaulois dit "au maillet", qu'on assimile à Taranis, Cuchulainn, Gurgunt ou Gwrgant, et Gargantua.

J'ai scruté la carte d'état-major, et voilà ce que j'ai découvert, dans un rayon de 6-7 km. autour d'Ebruyères :

- Entre Ebruyères et Verton (cf. carte ci-jointe), un Mont St Eloi (St Eloi est assimilé à Sucellos, BSMF n° 15). Une ferme de Verton s'appelle le Fief St Eloi. (Verton : Verturnum 1er élément pré-celtique plus suff. gaulois).

- Au hameau voisin de Puits-Bérault, légende d'un dragon. Mais cette légende ^{ne} remonte peut-être qu'au XVIIe s. (BSMF n° cit.) Un peu au nord, les Farfus (farfadets, feux-follets ?).

- Au sud d'Ebruyères, un Bois de la Commanderie, un peu plus loin, le hameau du Temple, dépendance de Conchil, où s'installèrent effectivement des Templiers... S'il est vrai que Conchil vient de Concilium (assemblée de prêtres) - mais certains spécialistes pensent plutôt à une formation à partir d'un latin Concha, baie - ce serait un argument en faveur de cette thèse : à Conchil, les Templiers se sont-ils installés sur un ancien lieu-saint gaulois ou,

au moins gallo-romain, et tout près d'une hauteur très vraisemblablement dédiée à un dieu celtique (le Mont St Eloi).

- Lieux-dits Les Maillères et Bois-Mayeux : il me semble abusif de les rapprocher de "maillet". Une maillère, c'est un terrain marneux ou un endroit d'où l'on extrait la marne (juste au nord des Maillères, on note un lieu-dit Le Chauffour - ou four à chaux). Mayeux est probablement un nom de propriétaire.

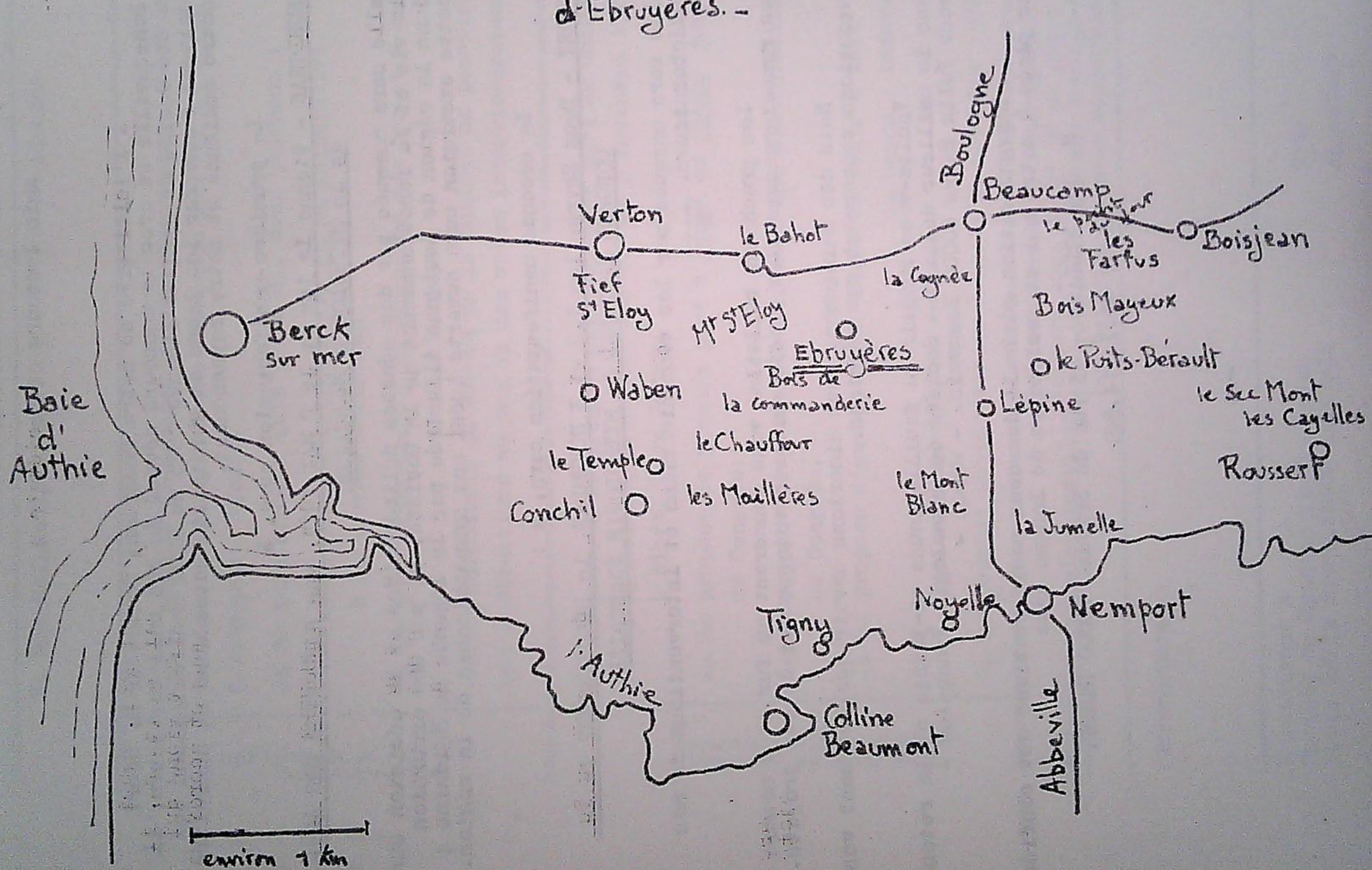
Lieu-dit la Cognée, au nord-est d'Ebruyères. Ce nom ne me semble pas non plus pouvoir être rapproché de "maillet". Il perpétue probablement le souvenir d'un défrichement.

- On remarque un Beaucamp, un Beaumont, un Mont Blanc : il faudrait retrouver les anciennes formes de ces noms. *a priori*, rien ne permet de penser à Belin-Belenos.

- Je note encore des "Cayelles" et une "Jumelle". Cayelle est le terme picard pour : chaise. Les chaises, en général, indiquent des pierres levées, pierres de culte ou autres. Quelquefois aussi les "Jumelles". A ma connaissance, rien de tel en ces endroits. Je remarque cependant que la Jumelle est proche du Mont Blanc de Lépine, les Cayelles proches du Sec-Mont (et Sèk semble être un mot pré-indo-européen). Je remarque aussi que la Jumelle est sur le territoire de Nempont (Nemeto-pens, pont du sanctuaire, le premier terme étant gaulois).

o
o o

carte des environs
d'Ebruyères. -



-- 45 --

Amis lecteurs et sociétaires

A l'initiative de notre Président fondateur M. Henri Dontenville et avec le concours dévoué de ses collaborateurs, il a été décidé de marquer l'année 1975 de deux manifestations qui doivent resserrer les liens de cordialité entre nous et accroître notre audience et notre rayonnement.

La première manifestation sera, à

LUSIGNAN - Vienne le 1er et le 2 MAI 1975, une RENCONTRE DES AMIS
de la MYTHOLOGIE FRANCAISE:

elle sera marquée par des séances délibératives et de décision sur la vie et le fonctionnement de la Société, et par une excursion dans la région de Lusignan illustrée par la légende de Mélusine ; cette excursion sera ouverte aussi aux sympathisants de la région.

La seconde manifestation sera, à :

NIORT - Deux Sèvres les 1.2 et 3 NOVEMBRE, le DEROULEMENT du 3e
CONGRES NATIONAL de MYTHOLOGIE FRANCAISE:

elle sera marquée par les communications et interventions de nos collaborateurs.

Les prochains bulletins vous donneront au fur et à mesure des renseignements plus précis sur le développement de ces projets.

Mais dès maintenant nous aimerions savoir quelles sont vos intentions concernant ces réunions.

Voulez-vous remplir la feuille jaune ci-jointe et la retourner dans le meilleur délai à - Société de Mythologie Française - Lycée Félix Faure 60000 Beauvais. - Merci -

L'organisation générale des deux manifestations est confiée sur place à notre ami et sociétaire de longue date

M. Guy PILLARD - 43 rue de Brioux. 79000 NIORT.

Tél. 48.24.14.82.

SOCIETE DE MYTHOLOGIE FRANCAISE

M. Mme Melle

NOM

Adresse

rencontre des
Amis de la Mythologie

Je me propose de prendre effectivement part à la rencontre des Amis de la Mythologie Française les 1er et 2 mai 1975 à Lusignan - Vienne.

Je ne participerai qu'à l'une des deux journées :

à la journée délibérative et administrative

à la journée excursion

Je ne puis participer à la rencontre des 1er et 2 mai 1975 à Lusignan

mais j'adresserai au Bureau de la Société un pouvoir avec mes instructions au cas où des votes interviendraient.

3ème Congrès National
de Mythologie Française

Je me propose de prendre effectivement part au Congrès de Mythologie Française les 1.2 et 3 novembre 1975 à Niort. Deux Sèvres.

Je me propose de prendre part à une ou deux journées du Congrès.

Je me propose de présenter moi-même une communication au Congrès.

Je me propose d'envoyer sous forme de texte à lire
de bande sonore :

une communication au Congrès

Je ne pourrai participer au Congrès de novembre 1975

rayez les formules inutiles (cette demande de renseignement paraîtra encore dans le N° 96 de notre Bulletin, si vous avez répondu à celle-ci, celle du Bulletin ne vous concernera plus.)

Observations :

à retourner à
Société de Mythologie Française
Lycée Félix Faure. 60000 BEAUVAIS

date
signature

SOCIÉTÉ DE MYTHOLOGIE FRANÇAISE
Siège Social : Lycée Félix Faure - 60021 BEAUVAIS - France



Lecture des Manuscrits

Président fondateur : M. H. DONTENVILLE
8 rue Jehan du Bellay. Paris IVe.

Questions générales

Vice Présidente : Mme A. LAMONTELLERIE
Savignac de Miremont. 24 Le Bugue.

Trésorerie et Cotisations

Trésorier : M. A. VANNOYE
44 rue Villebois Mareuil. 60000 Beauvais
C.C.P. Sté Mythologie française
N° 33.205.38. La Source.

Abonnement annuel	:	France	15 Fr	Etranger	22 Fr
Prix du N° trimestriel	:	"	4 Fr 50	"	6 Fr 50

La Société publie depuis 1971 un ALBUM de documents figuratifs, soit une trentaine de dessins choisis parmi les documents réunis pendant l'année.

Sont actuellement publiés les N° 1, 2 et 3

Prix du N°	:	France	5 Fr	Etranger	7 Fr
------------	---	--------	------	----------	------

La Société de Mythologie a également publié un INDEX GENERAL des thèmes et sujets traités dans les 86 premiers numéros de son Bulletin ; cet index est l'instrument indispensable de tout chercheur qui veut consulter le Bulletin.

Deux cahiers de 40 pages chacun :

France	15 Fr	Etranger	20 Fr
--------	-------	----------	-------

Le N° LXXXV du Bulletin est un double répertoire des articles parus dans la collection complète du Bulletin, classés par N°s trimestriels puis par noms d'auteurs.

Ce Bulletin : 4 Fr 50

N.B. Les librairies et agences de distribution faisant office d'intermédiaires, en particulier avec l'Etranger, ne peuvent en aucun cas majorer ces prix fixes.

Le Vice-Président
Directeur du Bulletin
M. H. FROMAGE
175 rue de Pontoise
60000. Beauvais

L'imprimeur gérant
M. M. LEFEVRE
rue du Four Jean Legros
60176. Savignies

Impression
Mme BERNIER